LA JEUNESSE

DE

LOUIS XIV

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

NOUVELLE ÉDITION

SEULE CONFORME A LA REPRÉSENTATION







PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874



PERSONNAGES

LOUIS XIV	MM. Masset.
CHARLES STUART	Sicard.
MAZARIN	Lafontaine.
MOLIÈRE	Porel.
JEAN POQUELIN, tapissier du roi	Martin.
GUITAUT, capitaine des gardes	Talien.
BOUCHAVANNES, mousquetaire	Valbel.
LE COMTE DE GUICHE	Laugier.
LE MARQUIS DE MONGLAT	G. Richard.
LE DUC DE GRAMMONT	Amaury.
LE COMTE DE DANGEAU	François.
LE DUC DE VILLEROY	Desbruyères.
LE DUC DE VILLEQUIER	Fréville.
LYONNE	Henry.
LE TELLIER	Truffier.
PIMENTEL, ambassadeur d'Espagne	Gibert.
GUÉNAUD, médecin	Aimé.
BERNOUIN, valet de chambre de Mazarin	Clerh.
BERINGHEN, secrétaire de la Reine-mère	Richard M.
BREGY, mousquetaire	Laurent.
UN SERGENT	
L'HOMME A LA LANTERNE	
LE GRAND VENEUR	Ernest.
ANNE D'AUTRICHE	Mmes Raucourt.
LE DUC D'ANJOU, Monsieur, frère du roi	Antonine.
MADAME HENRIETTE	Broisat.
MARIE DE MANCINI	Petit.
MADEMOISELLE DE LAMOTTE	Gravier.
GEORGETTE	Baretta.
CHARLOTTE	Colas.

Gentilshommes, Gardes, Pages, Laquais, Piqueurs, etc.

Vincennes. — 25 et 26 septembre 1658.

LA

JEUNESSE DE LOUIS XIV

ACTE PREMIER

LA SALLE DU CONSEIL AU CHATEAU DE VINCENNES

Porte au fond, porte à droite, fenêtre à gauche. — Douze fauteuils de maroquin et une grande table ronde couverte de drap vert, pour tout ameublement.

SCÈNE PREMIÈRE

MAZARIN, POQUELIN.

MAZARIN, entrant.

Par ici, mon cer monsou Poquelin! par ici! De quels travaux s'azit-il?

POQUELIN

Des travaux que monsieur Bernouin, le valet de chambre de Votre Éminence, m'a commandés. Voici sa lettre : (Lisant.) « Mon cher monsieur Poquelin, Sa Majesté ayant décidé » qu'elle passerait la saison des chasses dans son château de » Vincennes, vous êtes invité à vous rendre incontinent dans » ledit château avec tous vos ouvriers, afin que cette rési- » dence, qui est complétement démeublée depuis qu'elle a » servi de prison d'État, soit prête pour le 25 du présent » mois de septembre. »

MAZARIN.

Ma, il n'y a ni encre, ni papier, ni ploumes, sour votre table dou conseil.

POQUELIN.

Je vais appeler et demander ce que Votre Éminence désire.

MAZARIN.

Non, non, cela nous ferait perdre dou temps. Ze trouverai bien quelque vioux papier dans ma poce. (Il cherche et prend un papier dans une dé ses poches.) Voilà ! Maintenant, prêtez-moi voutre crayon. (Il s'assied.) Oh ! que l'on est mal sour vos fauteuils, monsou Poquelin ! .. Voyons, vous dites : « Salle à manger : doux mille livres. » (Ecrivant.) Doux mille livres... « Çambre à » coucer du Roi, de la Reine, de monsou le douque d'Anzou, » quatre mille livres...» Oh ! monsieur Poquelin, si ce n'était pas pour le Roi !... ma c'est pour le Roi. (Ecrivant.) Quatre mille livres. « Çambre à coucer de Sa Mazesté la Reine d'An- » gleterre et de Madame Henriette sa fille : doux mille livres. » (Un temps.) « Çambre à coucer de Monsignor l'Eminentissime » Cardinale Guilio Mazarini ; antiçambre pour recevoir à son » petit et à son grand lever : cabinet pour monsou Bernouin, » son valet de çambre : houit mille livres. » (Ecrivant.) Houit mille livres. « Pour la çambre de très-haute et très-pouis- » sante demoiselle de Mancini, nièce de l'Eminentissime Car- » dinal : trois mille livres ! » Trois mille livres pour la çambre de la petite fille ? Oh ! oh ! monsiou Poquelin !

POQUELIN.

Monseigneur, j'ai reçu à cet endroit une recommandation particulière.

MAZARIN.

Et de qui, ze vous prie ?

POQUELIN.

De monsieur Bontemps, valet de chambre de Sa Majesté, qui est venu me trouver et qui m'a ordonné de la part du

Roi, de ne rien négliger pour que l'appartement de mademoiselle de Mancini fût convenable.

MAZARIN.

Ah! ah!

POQUELIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Bontemps! ce brave Bontemps! de la part de Sa Mazesté!

POQUELIN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

MAZARIN, à part, se frottant les mains.

Per bacco! ze m'étais bien aperçou que le Roi s'occoupait de ma nièce!.... (Haut.) Très-bien, monsou Poquelin, ze vous passe cela encore; ma c'est sour le reste que nous allons avoir à cicaner: ze vous en préviens...... « Enfin, pour la salle dou conseil: quatorze cent quarante livres. » Pécaïre! comme vous y allez, monsou Poquelin! Par bonheur pour vous, comme ze souis pressé, nous mettrons tout cela, pour faire oun compte rond, à vingt mille livres.

POQUELIN.

Mais réfléchissez donc, monseigneur.... impossible!

MAZARIN.

C'est convenu, vous viendrez cercer votre ordonnance dans houit jours.

POQUELIN.

Puisque Votre Éminence a le crayon à la main, il ne lui en coûterait pas plus d'ordonnancer cette petite somme tout de suite; et, en considération de ce que je toucherais de l'argent comptant, je consentirais à la réduction imposée par monseigneur.

MAZARIN.

Et sour quoi ordonnancer? Ze n'ai point d'état.

POQUELIN.

Oh! je me contenterai de ce bout de papier...

MAZARIN, il signe.

Pouisque vous le voulez absoloument... Tenez!... Ma, en vérité, ze souis d'oune faiblesse pour vous!...

Il prend le chiffon de papier sur lequel il a écrit et le lui donne.

POQUELIN, ouvrant le papier et lisant.

Oh! monseigneur!

MAZARIN.

Monsignor! Monsignor! quoi encore?

POQUELIN.

Mais Votre Éminence a remis le paiement à une année!.. « 25 septembre 1659. » Et nous sommes en 1658.

MAZARIN.

Ai-ze remis à oune année?

POQUELIN.

Mais oui.

MAZARIN.

Ze me souis trompé, alors : ze croyais avoir remis à doux années... Rendez-moi ce papier, monsou Poquelin... Oh! cette maudite Fronde! elle nous a rouinés de fond en comble!

POQUELIN, retenant le papier.

Eh bien, monseigneur, je consentirai à attendre, si Son Éminence veut m'accorder une grâce... (Mouvement de Mazarin. une grâce qui ne coûtera rien à monseigneur.

MAZARIN.

Parlez! voyons.

POQUELIN.

Monseigneur sait que j'ai le malheur d'avoir un fils.

MAZARIN.

Oui, ce drôle de Molière, qui s'est fait, ze crois, pouëte et coumédien, au lieu d'assepter la sourvivance de tapissier valet de çambre dou Roi.

POQUELIN.

Justement, monseigneur.

MAZARIN.

Eh bien?

POQUELIN.

Eh bien, si monseigneur voulait me donner une lettre de cachet pour l'appréhender au corps, et le mener en prison jusqu'à ce qu'il ait renoncé à faire des vers et à jouer la comédie...

MAZARIN.

Eh bien, mon ami?

POQUELIN.

Eh bien, monseigneur, je crois que je mettrais volontiers mon acquit au bas de cette note, quoique n'ayant rien touché.

MAZARIN.

Ouais! signez vite! (Il le fait passer devant lui, puis l'arrête.) Ma, non, Diavolo!

POQUELIN.

Quoi, monseigneur ?

MAZARIN, à part.

Ze me souviens que ce drôle il est protézé par monsieur de Conti, mon cer neveu, dont il a été le camarade de colléze... Peste! Son Altesse elle n'aurait qu'à se fâcer et ézizer le million que z'ai proumis pour dot à ma nièce Anne Martinozzi! ce serait payer de ma poce, et oun pou cer, l'amoublement dou çâteau de Vincennes.

POQUELIN.

Quoi, monseigneur ?

MAZARIN.

Ces lettres de cacet sont affaires d'État, et par conséquent regardent Sa Mazesté... Le Roi est mazeur depouis six ans. Adressez-vous au Roi.

POQUELIN.

Au Roi! mais quand pourrai-je le voir, le Roi?

MAZARIN.

Quand vous voudrez... comme tapissier valet de çambre

dou Roi vous avez vos entrées partout : tâcez de saisir Sa Mazesté au passaze.

POQUELIN.

Ah! si jamais mon coquin de fils fait une comédie sur un avare, et qu'il soit embarrassé de trouver son modèle, je le lui fournirai moi-même.

MAZARIN.

Vous dites, monsou Poquelin ?

POQUELIN.

Je dis que je verrai le Roi, monseigneur.

MAZARIN.

Allez, monsou Poquelin ! allez !

Poquelin, pres de sortir par le fond, apercevant Anne-d'Autriche sur la porte :

POQUELIN.

Ah ! Sa Majesté la Reine !

Il s'incline et sort.

SCÈNE II

MAZARIN, ANNE D'AUTRICHE.

ANNE.

Sommes-nous seuls, monsieur le cardinal ?

MAZARIN.

Oui, madame; s'azit-il d'oun secret?

ANNE.

De famille, oui, monsieur, mais qui peut devenir un secret d'État.

MAZARIN.

Ma ze souis oun peu de la famille.

ANNE.

Et beaucoup dans l'État ! A ce double titre vous avez donc droit à être mis dans la confidence, c'est trop juste, monsieur

le cardinal. Avez-vous réfléchi parfois que le Roi est en âge d'être marié?

MAZARIN.

Peccato! ze crois bien! ze ne réflécis qu'à cela... Et tout à l'houre encore ze disais comme vous (Se frottant les mains.) « le Roi il est en âze d'être marié! »

ANNE.

Ah! vraiment! (Regardant Mazarin.) Est-ce que vous aviez quelque idée là-dessus?

MAZARIN.

Moi, madame, aucoune!

ANNE.

Plus d'une fois nous avons cherché ensemble la femme qui pourrait lui convenir.

MAZARIN.

C'est vrai, nous avons passé en revoue toutes les princesses à marier, et, malhourousement, pour oune raison ou pour oune autre, aucoune ne pouvait être reine de France...

ANNE.

L'infante Marie-Thérèse nous eût convenu de tous points, si elle n'eût pas été fille unique et par conséquent destinée au trône d'Espagne. Or, à moins que ma belle-sœur la reine d'Espagne, qui est enceinte, ne mette au monde un fils, il ne faut absolument pas songer à l'Infante.

MAZARIN.

Hélas! non.

ANNE.

Cependant le roi grandit, monsieur, le roi se fait homme, le roi a vingt ans; avec les années les passions de la jeunesse vont succéder aux caprices de l'enfance. Jusqu'ici il n'a été qu'amoureux; mais un jour, chose plus grave, il peut aimer!... A tous ces caprices peut succéder une passion réelle!..

MAZARIN.

Réelle! pour qui?

ANNE.

Le sais-je, moi ? Pour quelque demoiselle plus adroite ou plus ambitieuse que les autres, qui, bien dirigée par ses parents, lui fasse faire quelque sottise...

MAZARIN.

Ah ! Votre Mazesté craint cela ?

ANNE.

Oui, et voilà pourquoi je prends mes précautions. Jusqu'à présent, monsieur le cardinal, le Roi vous a craint et le Roi m'a aimée, nous avons conservé, même sur sa jeunesse, ce pouvoir que notre âge avait le droit de s'arroger sur son enfance et contre lequel, croyez-moi, il est tout prêt à se révolter. Si la lutte s'engageait sérieusement, je connais ce caractère altier, il nous courberait tout aussi bien que les autres, monsieur ! J'ai écrit à ma belle-sœur Christine de France, veuve du duc Amédée Ier de Savoie, de venir passer quelques jours avec nous et d'amener sa fille Marguerite, charmante enfant de dix-sept ans, dont j'espère que le Roi deviendra amoureux. Marguerite ferait un parti fort convenable à mon fils, ne trouvez-vous pas, monsieur le cardinal ?

MAZARIN, pensif.

Si fait ! ze le trouve, madame.

ANNE.

J'attends ce soir ou demain la duchesse Christine et la princesse Marguerite.

MAZARIN.

Bon.

ANNE.

Et j'ai fait prévenir par Béringhen le Roi de venir me joindre ici.

MAZARIN.

Sa Mazesté veut le mettre au courant de ses prozets ?

ANNE.

Non pas! ce serait le mettre en garde contre ce que je désire. Je veux au contraire qu'il ne voie dans sa cousine Marguerite qu'une visiteuse ordinaire... Ah! voici mon messager?

SCÈNE III

LES MÊMES, BERINGHEN.

ANNE.

Eh bien, Beringhen?

BERINGHEN.

Madame, le Roi n'est pas encore rentré, ou du moins personne ne l'a encore vu à Vincennes.

ANNE.

Ah! vraiment? (Avec intention.) Et mademoiselle de Mancini est-elle arrivée, elle?

BERINGHEN.

Oui, madame! car je viens de l'apercevoir à sa fenêtre.

ANNE.

Et sa fenêtre donne sur la route de Paris, il me semble?... n'est-ce pas, monsieur le cardinal?

MAZARIN.

Ze crois que oui.

ANNE.

Mais cela m'inquiète, cette absence du Roi. Voyez-y donc, monsieur de Mazarin, vous devez connaître des gens qui savent mieux que nous où il peut être. Allez, monsieur de Mazarin, allez; et voyez de vos propres yeux.

MAZARIN.

Z'y vais, madame! Z'y vais! (A part.) Oh! elle se doute de quelque çose.

Il sort.

SCÈNE IV

ANNE, BERINGHEN.

ANNE, regardant Mazarin s'éloigner.

Beringhen!

BERINGHEN.

Madame?

ANNE.

Où est le Roi?

BERINGHEN, les yeux sur l'antichambre :

A cheval dans le bois.

ANNE.

Au moment de son départ, le Roi ne s'est-il pas plus particulièrement occupé d'une personne que d'une autre?

BERINGHEN.

Si fait, madame! Il a accompagné quelque temps mademoiselle de Mancini, chevauchant à sa portière en costume de chasse, puis il a tourné bride avec messieurs de Saint-Aignan, de Villeroi et de Guiche, au grand galop de son cheval.

ANNE, pensive.

Beringhen, promenez-vous dans la cour du château sans perdre la porte de vue, et aussitôt le Roi arrivé, que je sache, s'il est possible, d'où il vient et où il va.

BERINGHEN.

Oui, madame.

Il sort.

Pendant ces derniers mots, le duc d'Anjou est entré par la porte de gauche et il a attendu pour se montrer à sa mère que Beringhen fût parti.

SCÈNE V

LE DUC D'ANJOU, ANNE.

ANNE.

C'est toi, Philippe?

D'ANJOU.

Oui, madame.

ANNE.

Oh! par bonheur, il n'y a personne et tu peux m'appeler ma mère.

D'ANJOU.

Tant mieux, car j'ai une grâce à te demander.

Il l'embrasse.

ANNE.

Laquelle?

D'ANJOU.

Mais d'abord, comment me trouves-tu ce matin, petite mère?

ANNE.

Beaucoup trop beau pour un homme.

D'ANJOU.

Bon! toi aussi?.. Imagine-toi que le chevalier de Lorraine m'a fait faire une pommade pour les lèvres... Tiens, regarde mes lèvres.

ANNE.

Elles sont en effet d'une adorable fraîcheur.

D'ANJOU.

Et que Guiche m'a apporté un opiat pour les dents... vois.

ANNE.

Tes dents sont si belles, mon enfant, qu'elles n'ont pas besoin d'opiat.

D'ANJOU.

Il n'y a rien de si beau, petite mère, qui ne puisse s'embellir encore.

ANNE.

Mais pourquoi donc veux-tu être si beau, je te le demande ?

D'ANJOU.

Mais pour te plaire, donc !

ANNE.

Regarde le Roi ; est-ce qu'il passe tout son temps à sa toilette ?

D'ANJOU.

Le Roi est le Roi : il n'a pas besoin de plaire, puisqu'il peut commander, lui !

ANNE.

En entrant ici, tu me parlais d'une grâce.

D'ANJOU.

Ah ! oui, c'est vrai.

ANNE.

Eh bien ?

D'ANJOU.

Ah ! c'est une chose à laquelle je tiens tout à fait, je t'en préviens, petite mère... Ah ! à propos, tu as vu mes gants de peau d'Espagne?

ANNE.

Non, je les vois.

D'ANJOU.

C'est Manicamps qui me les a fait faire... hein ! comme ils sentent bon ! Toi qui adores les parfums, cela doit te convenir.

ANNE.

Prends garde! si à force de les aimer, toi, tu allais me les faire prendre en haine!

D'ANJOU.

Oh! il n'y a pas de danger! (Imitant l'accent de Mazarin.) Avec des parfoums et dou beau linze, on condouirait la reine Anne d'Autriçe en enfer!..

ANNE.

Eh bien, monsieur!

D'ANJOU.

Ce n'est pas moi, petite mère, qui dis cela : c'est monsou lou cardinal.

ANNE.

Et ta demande? voyons!

D'ANJOU.

C'est juste! voici ce que c'est. Il paraît que monsieur de Conti, qui est un prince très-savant, a été élevé chez les Jésuites de Clermont, avec le fils de notre tapissier Poquelin.

ANNE.

Oui, après?

D'ANJOU.

Ce fils de notre tapissier qui se nomme Molière, il paraît que c'est un garçon de mérite, monsieur de Conti lui a offert la place de son secrétaire qu'il a refusée... Il est vrai que monsieur de Conti est un peu vif, on prétend qu'il a tué l'ancien d'un coup de pincettes, ce qui n'était pas engageant pour le nouveau, tu en conviendras... Enfin, ce Molière est enragé du théâtre; il fait des comédies qu'il joue lui-même... et il désire... ah! mon Dieu, comment cela s'appelle-t-il donc?... il désire... ah! j'y suis! un privilége de théâtre.

ANNE.

Ah! mais un privilége de théâtre, cela regarde le Roi.

D'ANJOU.

Le Roi?

ANNE.

Oui, c'est une grande affaire! une affaire d'État.

D'ANJOU.

Alors, les affaires d'État cela regarde mon frère?

ANNE.

Sans doute, puisqu'il est roi.

D'ANJOU.

Mais la guerre alors ce n'est point affaire d'État; la paix, ce n'est point affaire d'État; les finances, ce n'est point affaire d'État; les alliances avec l'étranger, ce n'est point affaire d'État.

ANNE.

Pourquoi cela?

D'ANJOU.

Dame, puisque vous vous en chargez, monsieur de Mazarin et toi, petite mère... Tiens, veux-tu que je te dise? J'ai peur que mon pauvre frère Louis XIV ne ressemble beaucoup à notre auguste père Louis XIII, à qui le cardinal de Richelieu, le grand cardinal, comme on l'appelle depuis qu'il est mort, n'avait laissé pour office royal, que le privilége de guérir les écrouelles.

ANNE.

Te tairas-tu, méchant enfant?

D'ANJOU.

Eh bien, moi, petite mère, je ne suis pas un aussi grand politique que Sa Majesté Anne d'Autriche, et surtout que monsieur Mazarin; mais si j'étais à leur place à tous les deux, eh bien, ma parole d'honneur, je lui laisserais quelque chose à faire à ce pauvre Louis, de peur qu'un beau jour...

ANNE.

Eh bien!...

D'ANJOU.

De peur qu'un beau jour, comme on ne veut le charger de rien, lui ne se charge de tout : guerre, paix, finances, al-

liances, mariage. Tenez-le-vous pour dit!... En attendant, monsieur Molière est ici, en train d'amadouer son père de son mieux, jusqu'à l'aider à faire ses comptes; comme les privilèges de théâtres rentrent, à ce que l'on assure, dans les grandes attributions que l'on a réservées au Roi ou que le Roi s'est réservées, je vais ménager à monsieur Molière une entrevue avec Louis, et, ma foi, il s'en tirera avec le grand prince comme il l'entendra. Quant à moi, j'aurai fait dans cette grande affaire, tout ce que j'aurai pu... (Se regardant dans la glace de l'éventail de sa mère.) jusqu'à en défriser ma perruque!

BERINGHEN, entrant.

Le Roi!

SCÈNE VI

LE ROI, ANNE, LE DUC D'ANJOU.

LE ROI, à Anne.

Ma mère, votre santé est bonne?

ANNE.

Oui, mon cher Louis. Et vous êtes bien, vous aussi?

LE ROI.

Je ne me suis jamais senti mieux.

ANNE.

J'étais inquiète de vous, ce matin.

LE ROI.

Parce que?...

ANNE.

Parce que je ne vous avais pas vu comme à l'ordinaire.

LE ROI.

Je faisais une promenade à cheval.

ANNE.

Seul?

LE ROI.

Seul.

ANNE.

Quelle imprudence.

LE ROI.

Comment cela?

ANNE.

La vie du Roi est précieuse. Il ne faut pas que le Roi sorte seul.

LE ROI.

Le duc d'Epernon et les autres gentilshommes qui étaient dans la voiture d'Henri IV n'ont pas arrêté le bras de Ravaillac. Et puis, on n'assassine pas les rois au commencement de leur règne, à plus forte raison quand, comme moi, ils n'ont pas encore régné. Que monsieur de Mazarin sorte bien escorté, moi je puis encore sortir seul. Vous nous accompagnerez à la chasse, ma mère?

ANNE.

Oui, mon fils.

LE ROI.

Il est onze heures, le départ est pour midi. A bientôt. (Il salue sa mère qui sort. — A d'Anjou.) Et toi, je pense que tu viens aussi.

D'ANJOU.

Certainement, mais reste quelques instants encore dans cette salle, Louis, j'ai un protégé qui va venir t'y demander une grâce.

LE ROI.

Tu le nommes?

D'ANJOU.

Molière... le fils de Poquelin.

LE ROI.

Bien!... Mais ne te fais pas attendre, si c'est possible....

D'Anjou sort.

SCÈNE VII

LE ROI, seul :

Elle était à sa fenêtre! qui eût-elle attendu, si ce n'est moi? Dieu le sait!.. Peut-être Saint-Aignan, peut-être Villeroi, peut-être Guiche... Il me semble cependant que c'est bien moi qu'elle a salué!.... Bah! on salue toujours le Roi, si peu Roi qu'il soit... Ah! si j'étais sûr qu'elle m'aimât véritablement, cela me donnerait du courage!... Etrange chose que cette crainte dont je ne puis triompher. Je tremble devant une jeune fille. Et cependant je sens que le jour où je voudrai, je voudrai bien.

Il frappe sur la table.

SCÈNE VIII

LE ROI, GEORGETTE.

GEORGETTE, sortant de dessous la table en paysanne :

Ne tapez pas si fort, Sire.

LE ROI.

Qui es-tu? que fais-tu là, mon enfant?

GEORGETTE.

Je ne suis pas Ravaillac, Sire, soyez tranquille. Du reste, puisqu'il ne vous fait pas peur. Vous ne me reconnaissez pas? oh!

LE ROI.

Mais si, mais si; tu es la fille du père Dupré.

GEORGETTE.

Oui, Sire!

LE ROI.

Qui était jardinier en second au château de Saint-Germain.

GEORGETTE.

Et qui vient d'être nommé jardinier en premier au château de Vincennes.

LE ROI.

Nous avons cent fois joué ensemble dans les parterres du Château-Neuf et dans les bâtiments du vieux château quand j'étais réfugié là. Je n'étais guère plus riche que toi alors. On t'appelait... attends donc... on t'appelait Georgette!

GEORGETTE.

Oui, Georgette la curieuse, parce que l'on me trouvait toujours cachée quelque part, derrière quelque rideau ou sous quelque table, regardant ou écoutant... c'est cela.

LE ROI, riant.

Eh bien, il paraît que tu as grandi, que tu as embelli, mais que tu n'as changé ni de nom ni d'habitude... hein?

GEORGETTE.

Le Roi croit donc que c'est par curiosité que j'étais là?

LE ROI.

Dame, il me semble.....

GEORGETTE.

Ah! le Roi se trompe bien!

LE ROI.

Pourquoi y étais-tu donc, alors?

GEORGETTE.

Parce que j'ai eu peur.

LE ROI.

Peur de qui?

GEORGETTE.

De monsieur le cardinal.

LE ROI.

Et à quelle occasion?

GEORGETTE.

C'est que... c'est que... je n'ose pas trop dire ça à Votre Majesté.

LE ROI.

Mademoiselle Georgette!

GEORGETTE.

Sire!

LE ROI, à lui-même.

Mais elle est charmante, cette petite fille!

GEORGETTE.

Le Roi est bien bon!

LE ROI.

Comment, tu as entendu?

GEORGETTE.

Oh! j'ai l'oreille fine!

LE ROI.

Allons, dis-moi cela, mon enfant.... Pourquoi étais-tu cachée sous cette table?

GEORGETTE.

Le Roi ne se fâchera point?

LE ROI.

Non; d'ailleurs ce n'est pas au Roi que tu le diras, c'est à ton camarade Louis.

GEORGETTE.

Alors voilà qui me rassure!

LE ROI.

J'écoute.

GEORGETTE.

Eh bien, Sire, il faut vous dire qu'il s'est fait depuis huit jours un grand remue-ménage au château de Vincennes.

LE ROI.

Je m'en doute....

GEORGETTE.

Chacun allait, venait, criait... : On dit que le Roi va venir...

monsieur Poquelin est arrivé pour meubler le château... Il va y avoir des chasses, des bals, des fêtes.

LE ROI.

Et toi, qu'as-tu dit en apprenant cela ?

GEORGETTE.

Moi j'ai battu des mains et j'ai dit : « Tant mieux!.. tant mieux! »

LE ROI.

Et pourquoi as-tu dit : « Tant mieux ? »

GEORGETTE.

C'est justement ce que m'a demandé mon père.

LE ROI.

Et tu lui as répondu ?

GEORGETTE.

Je lui ai répondu : « Tant mieux, parce que le Roi est un » de mes bons amis, et que nous jouerons encore ensemble » dans les jardins et dans les appartements comme autre- » fois ! »

LE ROI.

Mais sais-tu que tu es adorable, Georgette ?

GEORGETTE.

Moi? Oh ! que c'est drôle ce que vous me dites là, Sire.

LE ROI, lui prenant la main.

Et tu as répondu à ton père?... Mais voyez donc la jolie petite main !

GEORGETTE.

Non, c'est mon père qui a répondu à son tour... il a répondu : « Chut, Georgette, il ne faut pas dire de ces choses- » là ! Le Roi n'est plus ce petit garçon exilé de Paris par la » Fronde, et qui jouait avec toi dans les jardins de Saint- » Germain ; c'est un beau jeune homme, c'est un grand » prince : et il y a même un poëte, monsieur de Benserade, » qui dit que c'est un Dieu. »

LE ROI.

Vraiment? Pauvre Dieu, sur ma foi, Georgette! Dieu sans Olympe et sans tonnerre!

GEORGETTE.

Alors je me suis sentie redevenir plus curieuse que jamais; j'avais vu de beaux jeunes gens, j'avais vu de grands princes, mais je n'avais jamais vu de dieu... qu'en marbre et dans les jardins du château neuf... Oh! me suis-je dit, je veux voir un dieu en chair et en os, la première, avant tout le monde. Alors, ce matin, sachant que vous alliez arriver de Paris, je me suis glissée dans cette grande salle et je me suis mise à cette fenêtre, qui donne sur la route. J'avais déjà vu entrer beaucoup de mortels, mais pas un seul dieu, quand, tout à coup, j'ai entendu du bruit derrière moi, je me suis retournée... c'était monsieur de Mazarin qui venait avec le tapissier. Vous vous rappelez, Sire? autrefois, nous avions très-grand' peur tous deux de monsieur de Mazarin.

LE ROI.

J'en ai même très-grand peur encore! quelquefois!

GEORGETTE.

Alors je me suis cachée sous la table... Dame, je croyais que ses comptes avec le tapissier finis, ils allaient s'en aller tous les deux; point! Le tapissier sorti, la reine est entrée, alors ils se sont mis à parler d'affaires d'État.

LE ROI.

Cela a dû t'amuser!

GEORGETTE.

Oh! cela m'ennuyait beaucoup, Sire! Cependant lorsqu'il a été question de votre mariage, oh! alors j'ai écouté, j'ai écouté...

LE ROI.

Comment, de mon mariage?

GEORGETTE.

Oui, il paraît que vous allez vous marier... mais chut Sire, il ne faut pas que vous le sachiez.

LE ROI.

Comment, il ne faut pas ?

GEORGETTE.

Non, c'est un grand secret ! Il n'y a au monde que la Reine-mère, monsieur de Mazarin et moi qui connaissons ce projet; et, encore, ce matin, le cardinal et moi nous ne le connaissions pas, c'est la Reine-mère qui l'avait arrêté d'avance dans son esprit. C'est à peu près ainsi qu'elle s'est exprimée et qu'elle nous l'a appris.

LE ROI.

Ainsi ils veulent me marier sans que je le sache ?

GEORGETTE.

Je crois que c'est leur intention.

LE ROI.

Mais enfin avec qui veut-on me marier ?

GEORGETTE.

Avec la princesse Marguerite de Savoie.

LE ROI.

Avec ma cousine.

GEORGETTE.

Ah ! c'est votre cousine, Sire ?

LE ROI.

Toutes les princesses sont mes cousines... Ah ! c'est avec Marguerite de Savoie que l'on veut me marier !

GEORGETTE.

Oui, et elle arrive aujourd'hui ou demain avec sa maman, Madame Christine... seulement vous comprenez, Sire, elles viennent pour rendre visite à Sa Majesté la Reine-mère, pas pour autre chose.

LE ROI.

Oui.

GEORGETTE.

Et comme la princesse est très-jolie, très-spirituelle, très-charmante, on espère qu'elle combattra votre amour.

LE ROI, vivement.

Mon amour pour qui ?

GEORGETTE.

Ah ! je ne sais pas... votre amour pour la personne que vous pourriez aimer.

LE ROI.

Ah ! ah ! c'est bon à savoir ce que tu me dis là, Georgette. Et voilà tout ce que tu as entendu ?

GEORGETTE.

Tout. Est-ce que ce n'est pas assez, Sire ?

LE ROI.

Ah ! si ! si !... Comme tu as bien fait de te cacher, Georgette !

GEORGETTE.

Vraiment ? que je suis contente ! Alors, je me cacherai toujours, Sire.

LE ROI.

Et tu viendras me dire tout ce que tu auras entendu.

GEORGETTE.

Tout.

LE ROI.

Ainsi, ils n'ont pas dit autre chose ?

GEORGETTE.

Autre chose de relatif au Roi ? non ! monsieur Poquelin a demandé une lettre de cachet contre son fils : mais monsieur le cardinal a répondu : « Cela regarde le Roi ! affaire d'État ! » Monsieur le duc d'Anjou a demandé à la Reine-mère un privilége de théâtre pour monsieur Molière, mais la Reine-mère a répondu : « Cela regarde le Roi ! affaire d'État. » De sorte qu'il est convenu que monsieur Poquelin viendra lui-même vous demander la lettre de cachet contre son fils, et que monsieur Molière sollicitera en personne son privilége de théâtre. C'est pour cela que monsieur le duc d'Anjou vous a prié de rester dans cette salle.

LE ROI.

Eh bien, et toi, qu'est-ce que tu demandes, car tu dois avoir aussi quelque chose à demander?

GEORGETTE.

Moi, Sire?

LE ROI.

Va, va!...

GEORGETTE.

Eh bien, Sire, je demanderai à Votre Majesté, quand elle aura accordé le privilége à monsieur Molière...

LE ROI.

Tu crois que je l'accorderai?

GEORGETTE.

J'en suis sûre. Votre Majesté aime tant la comédie.

LE ROI.

Eh bien?

GEORGETTE.

Eh bien, je demanderai à Votre Majesté de demander à monsieur Molière de m'engager dans sa troupe.

LE ROI.

Tu veux être comédienne?..

GEORGETTE.

Ne trouvez-vous pas que j'ai des dispositions?....

LE ROI.

Si! tu as l'oreille fine, la parole prompte, de la beauté, de l'esprit, de la curiosité... de l'audace...

GEORGETTE.

Et de la mémoire, Sire.

LE ROI.

Tu as tout ce qu'il faut.

GEORGETTE.

Alors Votre Majesté promet...

LE ROI.

De solliciter pour toi monsieur Molière.

GEORGETTE.

Ah ! quel bonheur, Sire, je serai comédienne.

LE ROI.

Mais à une condition.

GEORGETTE.

Laquelle? j'accepte.

LE ROI.

Quelle qu'elle soit.

GEORGETTE.

Oui.

LE ROI.

Eh bien, c'est que tu continueras à avoir l'œil en éveil, l'oreille au guet, et que tout ce que tu entendras ou verras, qui puisse m'intéresser, tu viendras me le dire.

GEORGETTE.

C'est convenu !.. (Il regarde autour de lui.) Le Roi désire quelque chose ?...

LE ROI.

Oui, mademoiselle Georgette la curieuse, je désire savoir quel est le mousquetaire de garde. (Au garde.) Monsieur le mousquetaire !..

SCÈNE IX

LES MÊMES, BOUCHAVANNES.

BOUCHAVANNES, s'arrêtant sur le seuil de la porte.

Le Roi a appelé ?

LE ROI.

Oui, monsieur, je désire que vous preniez le signalement

de cette enfant-là et que vous le donniez à vos camarades, afin qu'elle puisse arriver quand elle voudra jusqu'à moi. D'ailleurs, son nom sera son passeport : elle s'appelle Georgette.

BOUCHAVANNES.

Le Roi sera obéi.

GEORGETTE.

Ah ! que je suis contente !

BOUCHAVANNES.

Sire, il y a là depuis quelques instants le fils de monsieur Poquelin, qui prétend qu'à la recommandation du duc d'Anjou, le Roi a permis...

GEORGETTE.

Oui, oui, le Roi a permis. (S'apercevant de sa hardiesse.) Oh ! Sire....

LE ROI.

Va, va, ne te gêne pas !.. Laissez entrer monsieur Poquelin. (A Georgette.) Et toi, mon enfant, va rejoindre ton père, et merci.

GEORGETTE.

Le Roi m'a remerciée, monsieur le garde, le Roi est mon obligé, ne l'oubliez pas ! — Au revoir, Sire. (A Molière.) Allez, allez, ne craignez rien, j'ai parlé pour vous.

SCÈNE X

LE ROI, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Le Roi excusera ma hardiesse, je l'espère. Mais monseigneur le duc d'Anjou m'a dit que Sa Majesté était prévenue de l'objet de ma visite.

LE ROI.

Entrez, monsieur Molière, entrez !... Oui, je suis prévenu.

On vous persécute, on vous rend fort malheureux, n'est-ce pas?...

MOLIÈRE.

Sire, il m'est impossible d'en vouloir pour cela à mes bons parents; ils ont la conviction bien sincère qu'en poursuivant la carrière que j'ai embrassée, je perds mon corps en ce monde et mon âme dans l'autre.

LE ROI.

Et ce n'est point votre avis à vous?

MOLIÈRE.

Mon avis à moi, Sire, est que, dans toutes les conditions, on peut demeurer honnête homme, et que Dieu est trop juste pour damner les honnêtes gens.

LE ROI.

Monsieur de Conti a été votre condisciple?

MOLIÈRE.

Oui, Sire; nous avons étudié ensemble au collége des Jésuites de Clermont.

LE ROI.

Vous savez que monsieur de Conti fait grand cas de vous... Il prétend que s'il était Roi, il vous consulterait sur toutes les choses de la politique. Il dit que vous savez la rhétorique, la philosophie, la poésie...

MOLIÈRE.

Sire, monsieur de Conti... est trop indulgent, pour moi. Il est vrai que j'ai appris la rhétorique avec le père Thuillier, et la philosophie avec Gassendi, mais quant à la poésie...

LE ROI.

Quant à la poésie? Achevez monsieur.

MOLIÈRE.

Eh bien, Sire, je crois que l'on n'apprend pas la poésie, et que celui qui n'est pas né poëte ne le deviendra jamais.

LE ROI.

Ah! vraiment? Et dites-moi, monsieur Molière, voyons, qu'est-ce qu'un poëte?

MOLIÈRE.

Votre Majesté a lu autrefois dans Virgile, la fable du pasteur Aristée?

LE ROI.

Oui, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Eh bien, dans cette fable, Sire, il y a un certain Protée, lion, serpent, flamme, fumée, nuage, éther, échappant sans cesse à la chaîne qui veut le lier, à la main qui tente de le saisir, à l'œil qui essaie de l'analyser... Sire, c'est le poëte! Comment donc voulez-vous que je vous explique ce qu'est un pareil personnage?

LE ROI.

N'importe, essayez toujours; ce que vous me dites est si différent de la langue en usage dans le pays que j'habite, qu'il me semble entendre parler un homme pour la première fois.

MOLIÈRE, *avec une profonde mélancolie.*

Le poëte, Sire, c'est l'homme né entre un sourire de tristesse et un éclat de rire de la nature; c'est un composé de joies et de larmes, un peu femme et toujours enfant, laissant sans cesse échapper la réalité pour se mettre à la poursuite du rêve, estimant à l'égal de tous les biens de la terre, le nuage qui glisse au ciel et qui change de forme vingt fois en une minute! C'est tantôt le pauvre grillon qui chante sous l'herbe, enivré de l'âcre odeur des foins fraîchement coupés, roi d'un monde de bleuets et de pâquerettes qu'il préfère même à votre royaume, Sire; c'est tantôt l'aigle orgueilleux planant au-dessus des nues, empereur de l'immensité, ruisselant de l'or du soleil, et jetant de minute en minute, un cri rauque et sauvage qui n'est que l'expression de son impuissance à monter plus haut et de sa douleur d'être forcé de des-

cendre! C'est enfin l'homme que Votre Majesté pourrait faire, comme le disait monsieur de Conti, conseiller, secrétaire d'État, premier ministre, que vous pouvez combler de toutes les faveurs de la fortune et de tous les dons de la puissance, et qui, lorsqu'il a l'honneur de voir son Roi, de lui parler, de tomber à ses pieds, demande pour tout don, sollicite pour toute faveur quatre planches posées sur quatre tonneaux, enfermées par quatre murs, sur lesquelles il puisse faire entrer, sortir, parler, agir, déclamer, rire, pleurer et souffrir des personnages de fantaisie qui, éclos dans son imagination, n'ont jamais existé que pour lui, et qui, cependant, sont sa vraie famille, son seul monde, ses uniques amis!... Voilà le poëte, Sire! Et maintenant il ne me reste plus qu'à m'étonner qu'un être aussi étrange ait osé se présenter devant ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus puissant dans l'univers, devant le Roi de France.

LE ROI.

Le Roi de France! Ah! ma foi, monsieur Molière, vous m'avez donné une si bonne définition du poëte que je vous en demanderai une du Roi. Ce sera plus difficile, n'est-ce pas?

MOLIÈRE.

Non, Sire.

LE ROI.

Eh bien, monsieur Molière, qu'est-ce qu'un Roi?

MOLIÈRE.

Sire, c'est un homme que la postérité maudit quand il s'appelle Néron, et que les âges futurs bénissent quand il s'appelle Henri IV.

LE ROI.

Et, à votre avis, monsieur Molière, si un Roi avait à demander à Dieu de lui accorder un don, quel don devrait-il demander?

MOLIÈRE.

Salomon avait demandé la sagesse.

LE ROI.

Mais moi je ne veux pas faire ce qui a été fait avant moi, même par le roi Salomon.

MOLIÈRE.

Eh bien, Sire, la connaissance la plus précieuse pour un roi serait celle de la vérité.

LE ROI.

Oui, mais le moyen de connaître la vérité?

MOLIÈRE.

Eh!.. Sire, c'est parfois de faire semblant de la savoir.

LE ROI.

Expliquez-vous.

MOLIÈRE.

Hélas, Sire, je ne suis qu'un pauvre poëte comique, et ne puis, par conséquent, vous offrir qu'un moyen de comédie.

LE ROI.

Offrez toujours.

MOLIÈRE.

Eh bien, Sire, supposez par exemple que le hasard vous ait rendu maître d'un secret.

LE ROI.

Le hasard a mieux fait, monsieur Molière, car aujourd'hui même il m'en a livré deux et des plus importants!

MOLIÈRE.

Alors le hasard vous traite en enfant gâté, et cela prouve son intelligence. Eh bien, que Votre Majesté fasse courir le bruit qu'elle a un agent secret qui lui rend compte de tout ce qui se fait, se dit et même se passe à la Cour. Quand on sait ce que les gens disent et font, il n'est pas difficile de deviner ce qu'ils pensent : que Sa Majesté glisse la connaissance des deux secrets qu'elle a, dans l'oreille des deux personnes qui croient ces secrets connus d'elles seules : ces personnes raconteront bien chacune à quelqu'un, à un ami ou à un confident, ce qui viendra de leur arriver; et je connais les hommes

de cour, Sire; chacun viendra vous dire le secret de son voisin et peut-être même le sien, de peur que votre agent secret ne vienne vous le dire avant lui.

LE ROI.

Voilà une idée plaisante en effet, monsieur Molière, et je l'adopte.

MOLIÈRE.

Sire, c'est trop d'honneur pour le pauvre poëte qui vous l'a donnée. Et pour prouver à Votre Majesté l'excellence de mon moyen, si elle le permet, je serai le premier à trahir mon voisin, avec d'autant plus de plaisir que ce sera pour mon maître.

LE ROI.

Est-ce que vous avez aussi un secret à m'apprendre.

MOLIÈRE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Voyons.

MOLIÈRE.

Tout à l'heure, en aidant mon père à faire ses comptes, afin de l'adoucir, et je dirai même de le tromper sur ma véritable vocation, j'ai trouvé dans son mémoire ce chiffon de papier où j'ai reconnu l'écriture de monsieur le cardinal. Ce papier, monsieur de Mazarin, à ce qu'il paraît, l'a tiré de sa poche pour y écrire lui-même le total des dépenses faites au château, mais sans se rappeler ni s'apercevoir qu'il y avait déjà écrit sur l'autre côté quelque chose de beaucoup plus important, si j'en juge par les chiffres. Monsieur de Mazarin est économe, Sire, c'est une grande qualité pour un homme d'État, surtout en des temps comme les nôtres, mais il ne faut pas que l'économie s'étende jusqu'aux chiffons de papier, et peut-être Son Éminence eût-elle mieux fait de faire la dépense d'une feuille blanche. Que Votre Majesté veuille bien prendre ce papier, et elle devinera ce qu'il ne m'est permis que de supposer.

LE ROI, lisant.

« Sur Lyon : 3,900,000 livres; sur Bordeaux 7,000,000; sur Madrid : 400,000; rentes générales : 7,000,000; etc. Total : 39,260,000 livres. » Ah ! monsieur de Mazarin, je vous reconnais bien là; vous ne pouvez résister au désir de vous mettre vous-même sous les yeux, par écrit, le chiffre de votre fortune, car ceci n'est pas autre chose, et vous êtes à la fois assez économe et assez distrait pour écrire mes comptes derrière les vôtres. Tant que vous n'avez été qu'économe, monsieur le cardinal, j'ai pu vous confier le soin de l'État, mais du moment que vous devenez distrait, c'est que vous vieillissez et il va falloir décidément que je m'en charge. Merci, monsieur Molière, je n'oublierai pas votre conseil. (On sonne le départ.) C'est le départ qui sonne... Maintenant, écoutez, monsieur Molière, comme il faut, avant tout, que le poëte, qui lâche toujours la réalité pour l'ombre, ait, au bout du compte, de quoi vivre, à partir d'aujourd'hui, vous êtes mon valet de chambre honoraire, à trois mille livres d'appointements.

MOLIÈRE.

Oh ! Sire, que de bontés !

LE ROI.

Quant à votre privilége, vous êtes mon valet de chambre, vous me le demanderez quand vous voudrez.

MOLIÈRE.

Sire, baiser cette main royale, est maintenant la seule chose qui me reste à désirer.

Fanfares. — Le Roi présente sa main à Molière qui la baise respectueusement et sort. L'antichambre s'est remplie de gentilshommes en costume de chasse.

LE GRAND VENEUR.

Les équipages de Sa Majesté !..

SCÈNE XI

LE ROI. TOUTE LA COUR.

LE ROI.

Allons, messieurs, en chasse. (A Mazarin.) Vous ne venez pas avec nous, monsieur le cardinal ?

MAZARIN,

Ze souis Votre Mazesté.

Fanfares. — Le Roi sort.

SCÈNE XII

MAZARIN, BERNOUIN.

MAZARIN, à Bernouin.

Z'ai vou le signe que tou me faisais. Que se passe-t-il ? Ze t'avais dit de ne me venir rezoindre que s'il arrivait oun événement d'impourtance.

BERNOUIN.

Il en est arrivé deux, monseigneur : d'abord, monsieur de Conti est à Vincennes. Il vient apporter au Roi la soumission de monsieur de Condé.

MAZARIN.

Après ?

BERNOUIN.

Mais le prince est malade à Bruxelles, très-malade.

MAZARIN.

Mon médecin est-il là ?

BERNOUIN.

Guénaud ? Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Appelle-le. (Bernouin s'éloigne.) Le pauvre prince! il a plous besoin d'oun médecin que d'oun passeport, et ce serait exposer sa santé que de permettre qu'il se mît en voyaze : et puis, guérir, cela prend dou temps. (A Bernouin qui revient.) Si zamais tou deviens oun homme d'État, n'oublie pas que le grand secret de la poulitique est dans ces doux mots : « savoir attendre. » — Et l'autre événement?

BERNOUIN.

L'autre événement, monseigneur, c'est la présence à Vincennes du roi Charles II.

MAZARIN.

Le roi Çarles II est à Vincennes? Tou en es sour? Qui l'a vou?

BERNOUIN.

Moi, derrière la jalousie, à l'hôtel du Paon couronné, près de la place d'Armes.

MAZARIN.

Ah! Bernouin, tou as raison, voilà oun grand événement. Guitaut est-il encore là?

BERNOUIN.

Est-ce que vous allez faire arrêter le roi Charles?

MAZARIN.

Bernouin, si zamais tou deviens ministre, souviens-toi qu'on se tire de tout avec ces deux mots : « savoir azir. »

BERNOUIN.

Comment monseigneur concilie-t-il cette seconde maxime avec la première?

MAZARIN.

Ze ne les concilie pas : ze les mets face à face ; l'oune fait pendant à l'autre et selon l'occasion ze me sers de celle dont z'ai besoin. Va me cercer Guitaut, et apporte-moi oune ploume et de l'encre.

SCÈNE XIII

MAZARIN, GUÉNAUD.

Guénaud entre au moment où Bernouin sort par une autre porte.

GUÉNAUD.

Son Éminence m'a fait demander?

MAZARIN.

Oui, Guénaud. Partez à l'instant même pour Brouxelles. Mouson le prince de Condé est là fort malade. Guérissez-le, Guénaud, pas trop vite. Les guérisons trop rapides elles ne sont pas soures. Vous avez pour cela oun mois, doux mois même, s'il le faut. Comprenez-vous?

GUÉNAUD.

Parfaitement, monseigneur. S'il fallait un an?

MAZARIN.

Vous auriez oun an. Soulement, plous monsou le prince sera malade, plous il faudra me donner de ses nouvelles.

GUÉNAUD.

Autant que vous en voudrez.

MAZARIN.

Z'en voux tous les zours, Guénaud.

GUÉNAUD.

Mais vous, pendant ce temps, monseigneur?

MAZARIN.

Ne vous inquiétez pas de moi; je ne me souis zamais mioux porté, et d'aillours mon devoir de chrétien et de ministre est de me sacrifier en cette circonstance. Allez.

Guénaud sort par une porte, Guitaut entre par l'autre.

SCÈNE XIV

MAZARIN, GUITAUT.

MAZARIN.

Bonjour, mon cer Guitaut ! bonjour, mon bon ami !

GUITAUT.

Bonjour, monseigneur. Votre Éminence m'a fait demander ?

MAZARIN.

Oui, z'ai plousiours çoses à vous dire.

GUITAUT.

Dites, monseigneur.

MAZARIN.

La première, c'est que vous ne me parlez pas assez souvent de voutre neveu Comminzes.

GUITAUT.

Mon neveu Comminges est toujours bien votre serviteur et celui de la Reine, monseigneur... Qui faut-il arrêter ?

MAZARIN, sans répondre.

Ze croyais qu'il était question de quelque çose comme d'oun mariaze entre loui et voutre çarmante fille. Vous savez, mon cer Guitaut, que dans le cas où ce mariaze aurait liou, le Roi donnerait cent mille écous et signerait au contrat ?

GUITAUT.

Cela ferait bien, monseigneur, car jusqu'à présent nous avons reçu plus de coups que de pistoles au service de la royauté !... Où est l'ordre d'arrestation ?

MAZARIN.

Tou crois donc qu'il s'azit d'arrêter quelqu'oun, mon cer Guitaut ?

GUITAUT.

Pardieu ! quand on fait venir le capitainedes gardes, quand on lui promet pour sa fille cent mille écus... (A part.) qu'on ne lui donnera pas... (Haut.) c'est qu'on a besoin du capitaine des gardes.

MAZARIN.

Eh bien oui, j'ai besoin de toi, Guitaut : mais, tou te trompes, ce n'est point pour arrêter quelqu'oun.

GUITAUT.

Oh ! oh ! Et pourquoi donc faire ?

MAZARIN.

C'est pour prévenir oun étranger qui se cace à l'hôtel du Paon couronné, que ze sais qu'il est là.

GUITAUT.

Bien ! vous savez qu'il est là... et vous désirez...

MAZARIN.

Ze désire qu'il quitte l'hôtel.

GUITAUT.

Et peut-il loger dans quelque autre endroit à Vincennes, monseigneur ?

MAZARIN.

C'est que ze voudrais qu'il quittât non-soulement l'hôtel, mais Vincennes aussi... si cela ne loui était pas trop désagréable.

GUITAUT.

Bon ! Et qu'il retourne à Paris, alors ?

MAZARIN.

Heu ! Paris est bien près de Vincennes, Guitaut, et ze voudrais qu'il quittât aussi Paris... si cela ne loui faisait pas trop de peine.

GUITAUT.

En quel endroit de la France lui sera-t-il permis de demeurer ?

MAZARIN.

Ah ! ze voudrais bien qu'il quittât aussi la France... si cela ne loui causait pas trop de déplaisir.

GUITAUT.

C'est-à-dire que vous l'exilez.

MAZARIN.

Eh ! mon Dieu non. Ze le renvoie d'où il vient, voilà tout !

GUITAUT.

Et s'il refuse ?

MAZARIN.

S'il refuse.

GUITAUT.

Oui.

MAZARIN.

Alors il faudrait employer la force... ma touzours avec les plous grands égards.

GUITAUT.

Ah ! çà mais, c'est donc un grand seigneur ?

MAZARIN.

Oun très-grand seigneur, Guitaut !

GUITAUT.

Plus grand que monsieur de Longueville ?

MAZARIN.

Plous grand !

GUITAUT.

Plus grand que monsieur de Condé ?

MAZARIN.

Plous grand encore !

GUITAUT.

Plus grand que monsieur de Beaufort !

MAZARIN,

Touzours plous grand !

GUITAUT.

Mais c'est donc un roi alors?

MAZARIN.

C'est oun roi et ce n'est pas oun roi, tou comprends, Guitaut?

GUITAUT.

Non, je ne comprends pas.

MAZARIN.

A ton avis, Guitaut, est-ce le fait ou le droit qui donne la royauté?

GUITAUT.

C'est le droit, monseigneur.

MAZARIN.

Eh bien, moi, ze ne souis pas tout à fait de ton avis. Ainsi, monsou Riçard Cromwel, à mes youx, il est le véritable souverain de l'Angleterre, jusqu'à ce que monsou Monck il en décide autrement.

GUITAUT.

Alors, monseigneur, c'est du roi Charles II qu'il s'agit?

MAZARIN.

Zoustement! Tou vois donc, Guitaut, que ze ne pouvais pas te recommander trop de prévenances, d'égards, de poulitesses, car enfin le roi Çarles II est le petit-fils d'Henri IV! le neveu de la reine Anne d'Autrice! le cousin dou Roi!... Aussi, tou le feras monter dans oune bonne voitoure attelée d'excellents cevaux; tou y monteras après loui, tou t'asseoieras à son côté!.. à sa gauce, entends-tou, Guitaut? Il ne faut pas manquer à l'étiquette avec oune Mazesté!.. et tu placeras doux officiers bons zentilshommes, les plous aimables que tou pourras trouver, sour la banquette de devant. Et ainsi tou le condouiras à la frontière de Hollande, Guitaut.

GUITAUT.

Mais la Reine? mais le Roi?

MAZARIN.

Inoutile de lour rien dire, Guitaut; cela lour ferait de la peine... Voici l'ordre par écrit, mais avec toutes sourtes d'égards, tou entends, Guitaut?

GUITAUT.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

La gauce, Guitaut, la gauce, et touzours : « Mazesté. »

GUITAUT.

Soyez tranquille.

MAZARIN.

Va, mon ami, va. (Guitaut sort.) Et maintenant, souivons la çasse, pouisque le Roi le désire, et voyons le zibier qu'il va çasser.

ACTE DEUXIÈME

LA FORÊT DE VINCENNES

A gauche le chêne dit de Saint-Louis. A droite, un bouquet d'arbres, et derrière ces arbres une grotte de verdure.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE, LE DUC D'ANJOU, MADAME HENRIETTE, MARIE DE MANCINI, MADEMOISELLE DE LA MOTTE, LE COMTE DE GUICHE, LE DUC DE GRAMMONT, LES DEUX VILLEROI, VILLEQUIER, BERINGHEN, PAGES, etc., etc. MAZARIN, DANGEAU.

Ces personnages sont divisés en groupes, les uns assis, les autres debout. — Les pages font leur service autour d'eux. — Le premier groupe, sous le chêne de Saint-Louis, est composé d'Anne d'Autriche, de madame Henriette, de mademoiselle de la Motte, de Beringhen et du chevalier de Lorraine. — Le deuxième groupe se compose du Roi, du duc d'Anjou, de Marie de Mancini, du comte de Guiche, du marquis de Villeroi et du comte de Dangeau. — Le troisième groupe se compose du cardinal, du duc de Villeroi, du duc de Grammont et de Villequier. — Deux ou trois groupes complètent la mise en scène. — Tapis chargés de mets par terre. On est à la fin de la collation.

MARIE, à demi-voix, montrant de la tête Dangeau qui écrit sur des tablettes.

Sire. demandez à Dangeau ce qu'il fait... Je parie, moi, que c'est un madrigal en l'honneur de votre passion, mademoiselle de la Motte d'Argencourt qui nous regarde d'un œil féroce, et qui fait que Sa Majesté madame la reine-mère ne pouvant pas entendre nos paroles, ne perd pas du moins un de nos gestes.

LE ROI.

D'abord, vous savez mieux que personne que mademoiselle de la Motte a pu être, mais n'est plus ma passion. Si je n'ai pas encore tout à fait la puissance d'un roi, j'en ai le cœur. Mademoiselle de la Motte ayant aimé monsieur de Chamarante, ne pouvait plus être rien pour moi. Ensuite, je sais mieux que personne, moi à qui un agent secret révèle toutes choses, que Dangeau ne fait plus de vers; il est donc impossible de faire passer deux plus gros mensonges par une plus petite et plus charmante bouche que ne le fait à cette heure mademoiselle de Mancini.

MARIE.

Oh! Sire, voilà le plus galant démenti qui ait jamais été donné, même dans les alcoves de madame de Rambouillet.

D'ANJOU.

Guiche, est-ce que ça t'amuse, toi, d'entendre sans cesse parler d'amour.

GUICHE.

D'en parler, oui; mais d'en entendre parler, non.

MARIE.

Mais enfin j'en reviens au fond des choses. Comment voulez-vous donc, Sire, que je sache si mademoiselle de la Motte est ou n'est plus votre passion, et si monsieur Dangeau compose ou non un madrigal?

LE ROI.

Parce que la femme ne se trompe point au sentiment qu'elle

inspire, et que son regard voit aussi facilement l'amour au fond du cœur de son amant que le plongeur voit la perle au fond de la mer.

MARIE.

Ah! Sire, mais c'est vous qui êtes poëte! et, si vous le tentiez, j'en suis sûre, vous feriez des vers aussi couramment que monsieur le comte de Saint-Aignan ou monsieur le marquis de la Feuillade.

D'ANJOU.

Est-ce ton avis, Guiche?

GUICHE.

Pardieu! le roi n'est-il pas le roi? et en cette qualité, ne peut-il pas tout ce qu'il veut? D'ailleurs, la poésie est femme! pourquoi, comme toute femme, ne serait-elle pas coquette et infidèle?

LE ROI.

Guiche, je te préviens que si tu continues à dire du mal des femmes, je t'exile!

GUICHE.

Comme Chamarante, Sire? Cela ne m'étonnerait pas.

D'ANJOU.

Moi, je ne me connais pas beaucoup en vers : je les aime un peu plus que les sucreries, un peu moins que les dentelles, les bijoux et les diamants, pour lesquels je vendrais mon droit d'aînesse si j'étais Esaü au lieu d'être Jacob, mais j'ai trouvé le dernier quatrain de monsieur de la Feuillade fort mal rimé. Attendez donc...

MARIE.

Oh! monseigneur, est-ce que par hasard, dans vos pénitences, monsieur votre gouverneur vous ferait apprendre les quatrains de monsieur de la Feuillade?

D'ANJOU, *derrière Marie.*

D'abord, mademoiselle, sachez qu'il y a deux ans que je

n'ai plus de gouverneur et que par conséquent je me gouverne tout seul. Non, Dieu merci! je n'ai plus de gouverneur et ne fais d'autres pénitences que celles que m'impose monsieur de Mazarin quand son avarice me refouge de l'arzent pour aceter des passementeries... A propos, pour la nièce de votre oncle, voilà du point d'Angleterre passablement joli!

MARIE.

C'est Sa Majesté la reine Henriette qui me l'a donné.

D'ANJOU.

Pauvre tante, il lui reste donc encore quelque chose à donner? Je croyais que messieurs Cromwell père et fils lui avaient tout pris.

GUICHE.

Allons, bien! voilà que nous tournons à la politique maintenant.

MARIE.

Mais, en somme, tout cela, Sire, ne nous dit pas si Dangeau fait des vers ou de la prose.

LE ROI.

Nous allons le savoir... Viens çà, Dangeau. (Dangeau s'approche.) Mademoiselle de Mancini prétend que tu fais des vers; je prétends que tu fais de la prose.

D'ANJOU.

Il ne fait peut-être ni l'un ni l'autre.

LE ROI.

Lequel de nous deux a raison?

DANGEAU.

Vous, comme toujours, Sire!

LE ROI.

Prends garde, il y a certaines personnes qui doivent toujours avoir raison contre moi, même quand elles ont tort.

DANGEAU.

Sire, ma qualité d'historiographe m'interdit tout mensonge.

D'ANJOU.

Et surtout toute flatterie!

DANGEAU.

Je suis donc forcé de dire que c'est de l'histoire et que l'histoire ne s'écrit pas en vers.

D'ANJOU.

Il ne lui manquerait plus que cela.

LE ROI.

Eh bien, voyons, lis-nous ton histoire.

DANGEAU.

Permettez-vous, Sire, que j'achève ma phrase?

Il remonte par derrière.

LE ROI.

Achève! achève!

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, *à Anne d'Autriche.*

Voyez, madame, il ne la perd pas un instant des yeux.

ANNE.

Hélas! mon enfant, il y a quinze jours au Louvre, madame de Châtillon m'en disait autant de vous!

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Oh! excusez-moi, madame, mais c'est que vous ne pouvez comprendre.....

ANNE.

Je ne puis comprendre parce que j'ai trois fois votre âge, n'est-ce pas, mon enfant? Mais vous saurez cela un jour, les femmes ont toujours vingt ans dans quelque coin du cœur.

LE ROI.

Est-ce fini, Dangeau?

DANGEAU.

Oui, Sire.

LE ROI.

Alors nous t'écoutons.

DANGEAU, lisant avec le plus grand sérieux.

Le 25 septembre 1658, Sa Majesté Louis XIV, avant de se mettre en chasse, a pris son dîner dans la forêt de Vincennes, au lieu dit le chêne de Saint-Louis. Les chasseurs ont mangé sur le gazon et divisés en plusieurs groupes. Le groupe du roi se composait...

LE ROI, l'interrompant et riant.

Bien, bien, Dangeau, tu nous en as dit assez, et nous sommes bien convaincus que ce n'était pas de la poésie que tu faisais.

Tout le monde rit.

D'ANJOU.

Peste! quel livre intéressant vous composerez, Dangeau, si votre histoire du règne de mon frère contient beaucoup de paragraphes pareils à celui que vous venez de lire.

Rires nouveaux.

Le cardinal se lève et se promène au fond à droite.

ANNE, se levant, appelant.

Grammont!

GRAMMONT, quitte le groupe de Mazarin et va à la reine.

Madame?

ANNE.

Quelle méchanceté venez-vous donc de dire au cardinal que vous riez tous deux, vous rose et lui vert, tandis que les autres ne rient pas du tout?

GRAMMONT.

Oh! Majesté! une simple plaisanterie. Son Éminence ne mange ni ne boit, sous prétexte que cet empoisonneur de Guénaud l'a mis au régime.

ANNE.

Et vous trouvez plaisant...?

GRAMMONT.

Qu'après avoir pris le ministère à monsieur de Beaufort, la régence à la reine d'Autriche, la liberté à monsieur de Condé, le cardinalat au pape Urbain, l'archevêché de Paris à monsieur de Retz, la royauté au roi, l'argent à la France, monsieur de Mazarin ne puisse prendre un bon estomac au laquais de son antichambre ou au portefaix du coin de la rue!

GUICHE, se levant et passant la main sur son front.

Ah!...

Il remonte.

LE ROI.

Qu'a donc Guiche? Tout à l'heure il grondait, et maintenant le voilà qui soupire!

MARIE.

Le sais-je, moi?

LE ROI.

Bon! vous ne voulez pas me le dire? n'en parlons plus. Je demanderai la chose à mon agent secret.

MARIE.

Pardon, Sire, mais voilà deux fois que Votre Majesté parle de son agent secret; peut-on savoir à quoi vous employez ce mystérieux confident?

LE ROI.

A savoir tout ce qui se dit, se fait et se pense à la Cour.

MARIE.

Oh! la bonne plaisanterie!

D'ANJOU.

Monsieur Dangeau, voici un fait à consigner dans vos mémoires : mon frère Louis a un démon familier qui le hante le jour et le visite la nuit.

HENRIETTE, bas à la reine.

Oh, mon Dieu!

D'ANJOU.

Eh bien, cela te fait peur Henriette? Est-ce que par hasard tu aurais quelque chose à cacher?

HENRIETTE, à Anne.

Madame, si c'était vrai, le roi saurait donc que mon frère est depuis hier à Vincennes? Peut-être en ce cas devrais-je le prévenir?

ANNE.

Ne crains rien, chère petite! D'abord, ce démon familier dont j'entends parler pour la première fois n'a jamais existé, Ensuite, Louis sût-il que le roi d'Angleterre a rompu son ban qui l'exile de France, comme c'est avec mon autorisation que ce ban a été rompu et que Louis ne veut que du bien à son cousin Charles, ton frère, mon enfant, ne courrait aucun danger.

HENRIETTE.

De la part de mon cousin Louis, je le sais; mais de la part de monsieur de Mazarin...

ANNE.

Je suis forcée d'avouer que le cardinal étant des amis de monsieur Cromwell est naturellement des ennemis du roi d'Angleterre.

HENRIETTE.

Hélas! il l'a bien prouvé! Ma pauvre mère espérait qu'à la mort de l'usurpateur, monsieur de Mazarin songerait à mon frère Charles. L'usurpatenr meurt, mon frère Charles accourt... que trouve-t-il? monsieur Richard Cromwell reconnu, et la Cour en deuil de monsieur Olivier Cromwell!!! Oh! madame, n'est-ce pas une impiété que de voir la France porter le deuil d'un homme qui a fait monter son maître sur l'échafaud, et qui, depuis dix ans, tient au ban de l'Europe le roi légitime de la Grande Bretagne?

ANNE.

Chut, mon enfant! tout cela peut changer. Après les jours de pluie, les jours de soleil. Rappelle-toi le temps où le roi, le duc d'Anjou et moi nous mourions de faim à Melun, tandis que ta mère et toi mouriez de faim au Louvre.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, au bras du duc d'Anjou.

Monseigneur, répétez-moi, je vous en prie, ce que le roi disait tout à l'heure à mademoiselle de Mancini.

D'ANJOU.

D'abord, il lui faisait compliment sur sa toilette, et le fait est qu'il est impossible d'avoir un habit mieux coupé que le sien et qui aille mieux à l'air de son visage.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

J'ai entendu qu'il parlait de ses yeux... sans doute lui disait-il qu'elle les avait les plus magnifiques du monde.

D'ANJOU.

Bon! ce ne serait pas d'un assez beau langage pour une précieuse comme la nièce de monsieur le cardinal. (S'interrompant.) Ah! que vous avez là une charmante agrafe de pierreries!

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Vous ne la reconnaissez pas, monseigneur?

D'ANJOU.

Mais si fait, il me semble que je l'ai vue au chapeau de Louis.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Ne parlez pas si haut, monseigneur: vous rendriez mademoiselle de Mancini jalouse... Il lui disait donc à propos de ses yeux?..

D'ANJOU.

Qu'ils étaient profonds comme l'azur de la mer.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Et elle répondait?

D'ANJOU.

Et elle répondait: « Mauvaise comparaison, Sire! La mer est perfide, et mes yeux ne promettront jamais rien qu'ils ne soient disposés à tenir. » — Alors, a repris Louis, profonds comme l'azur du ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes... — Ah! j'accepte cela, a répondu mademoiselle de Mancini, quoi-

que cet azur soit bien, à cette heure, tâché de quelques nuages. » Ils en sont, comme vous voyez, à la plus pure et à la plus délicate bergerie ! Ah çà, mais vous me faites toutes ces questions-là, vous n'êtes donc plus amoureuse du beau Chamarante ?

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Pas plus que mademoiselle de Mancini n'est amoureuse du comte de Guiche.

D'ANJOU.

Oh ! oh ! que dites-vous là, beau serpent de satin et de velours?

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Je dis qu'il n'y a pour savoir se qui ce passe qu'à voir la manière dont le comte de Guiche regarde mademoiselle de Mancini et la façon dont mademoiselle de Mancini ne regarde pas le comte de Guiche.

D'ANJOU.

Oui, pour reconnaître qu'un jour ou l'autre les choses finiront entre le roi et mademoiselle de Mancini, comme elles ont fini entre mon frère et mademoiselle de la Motte d'Houdancourt.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, *perdue dans une brassée de bouquets.*

A mon secours ! à mon secours ! tous mes bouquets vont tomber.

LES DAMES.

Oh ! les charmantes fleurs !

LES HOMMES.

Oh ! la belle enfant!

LE ROI.

C'est toi, Georgette?

D'ANJOU, bas à Marie Mancini.

Prenez garde, mon agneau! vous semez votre laine, il y a des loups là-bas.

GEORGETTE.

Oui, Sire, c'est moi... Le père m'a dit : « Georgette, il ne » faut pas que nous fassions comme ce bourgmestre qui, » donnant à dîner au roi Henri IV, gardait son bon vin pour » une meilleure occasion. Je vais couper toutes mes fleurs et » tu en feras des bouquets et tu les porteras à ces dames. » Cela réjouira le roi qui est le plus galant homme de sa » Cour. » Sitôt dit, sitôt fait. Le père prend sa serpette ; moi je ramasse les fleurs et me voici avec nos bouquets; mais j'en ai tant qu'ils vont tomber si on ne me les prend pas.

LE ROI.

Mesdames et messieurs, vous voyez l'embarras de Georgette, soyez donc assez bons pour accepter les bouquets que la pauvre enfant apporte à votre intention. Jardinier qui donne ses fleurs, page qui donne son amour, roi qui donne sa couronne, sont égaux devant le Seigneur; chacun ne peut donner que ce qu'il a.

On débarrasse Georgette de ses bouquets, mais elle en défend un avec acharnement.

GEORGETTE.

Non, pas celui-là, mesdames; non pas celui-là, messieurs, celui-là c'est pour le roi, (A demi-voix au roi, se mettant à genoux.) ou plutôt pour mademoiselle de Mancini.

LE ROI.

Et pourquoi ce bouquet est-il pour mademoiselle de Mancini?

GEORGETTE.

Parce qu'il est le plus beau, Sire.

LE ROI.

Et pourquoi le bouquet de mademoiselle de Mancini doit-il être plus beau que les autres bouquets?... Voyons.

GEORGETTE.

Parce que j'étais encore sous la table quand monsieur de Beringhen a dit à la reine-mère que mademoiselle de Mancini était depuis le matin à sa fenêtre pour vous attendre ; donc, si elle était depuis le matin à sa fenêtre pour vous attendre, c'est qu'elle vous aime, et si elle vous aime, je l'aime.

LE ROI.

Chère petite!.. eh bien alors, va porter ce bouquet à mademoiselle de Mancini.

GEORGETTE, changeant de ton.

J'y vais... mais ces fleurs ne sont qu'un prétexte. La princesse Marguerite vient d'arriver avec sa maman et une demoiselle d'honneur. On a annoncé madame Christine sous le nom de la comtesse de Verceil, comme c'était convenu.

LE ROI.

Merci. — Va.

GEORGETTE, à Marie.

Tenez, mademoiselle, voici qui vient de la part du roi.

GUICHE, à demi-voix.

Marie ! Marie !

Fanfares.

LE ROI.

Mesdames, messieurs, on sonne le lancer.

MARIE.

Ne venez-vous point, Sire ?

LE ROI.

Non, je suis forcé de rester un instant avec ma mère. Beringhen vient de me prévenir de sa part.

MARIE.

A quel propos ? Le roi aurait-il été désobéissant ?

LE ROI.

Il paraît.

MARIE.

On va le punir.

LE ROI.

On va l'essayer, du moins.

MARIE.

Eh bien, mais la chasse ?

LE ROI.

Les fanfares me guideront et je la rejoindrai. En attendant, conduisez-la. Pourquoi ne pas régner où je ne suis pas, quand vous régnez où je suis?

MARIE, montrant Anne.

Voici la véritable reine... Bon courage, Sire !

LE ROI.

Les anciens preux combattaient pour leur roi et pour leur dame : le roi va combattre pour la royauté et pour vous. (Fanfares. Tout le monde sort.) Allons, messieurs, à cheval.

SCÈNE III

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE, MAZARIN au fond, avec le majordome, un carnet à la main.

ANNE.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Louis, de vous priver un instant de l'agrément de la chasse et du plaisir d'accompagner mademoiselle de Mancini? Mais ce que j'ai à vous dire est en vérité de la plus haute importance.

LE ROI.

En supposant qu'une mère qui demande à son fils quelques minutes d'entretien ait besoin de pardon, madame, vous obtiendrez facilement le mien ; car j'étais résolu à rester ici pour moi, quand même je n'y fusse pas resté avec vous et pour vous.

ANNE.

Vous restez ici?

LE ROI.

Oui, j'y ai donné rendez-vous à quelqu'un. Mais que cela ne vous gêne en aucune façon : la personne est tout à mes ordres et attendra votre bon plaisir.

ANNE.

Je vous croyais trop galant pour faire attendre une jolie femme, Louis.

LE ROI.

Je ferais attendre toutes les femmes du monde, les plus belles et les plus séduisantes, du moment qu'il s'agit de vous. Mais je n'ai même pas ce mérite ; la personne que j'attends n'est point une femme.

ANNE.

Ce n'est point une femme qui va venir ? Mais qui est-ce donc, que vous avez renoncé à suivre la chasse pour l'attendre ?

LE ROI.

N'avez-vous point entendu, madame, ce que disait d'Anjou de certain démon familier qui me rend le bon office de me répéter tout ce qui se dit, se fait et même se pense autour de moi?

ANNE.

Et depuis quand ce bon génie est-il à votre service?

LE ROI.

Oh ! par malheur depuis bien peu de temps, madame, depuis ce matin onze heures.

ANNE.

Et depuis que cet officieux ami est près de vous, il vous a déjà sans doute révélé force secrets ?

LE ROI.

Un seul, madame, mais assez important pour qu'il ait attiré toute mon attention.

ANNE.

Vraiment?

LE ROI.

Oui, et la découverte de ce secret a doublé, si c'est possible, mon respect, mon affection et ma reconnaissance pour vous, ma mère, en me prouvant qu'en mon absence comme en ma présence vous n'êtes occupée que de mon bonheur.

ANNE.

Vous me remerciez, Louis, et je cherche en quoi j'ai mérité ce remercîment.

LE ROI.

Voyons, avouez-le franchement, ma bonne mère, il y a une chose qui vous préoccupe en ce moment.

ANNE.

De quelle chose voulez-vous parler?

LE ROI.

De certain sentiment que vous craignez de voir devenir trop tendre.

ANNE.

Vous avez raison; seulement, je ne crains pas de le voir devenir trop tendre, je crains de le voir devenir trop sérieux.

LE ROI.

Soit; mais enfin je ne me suis pas trompé.

ANNE.

Non. Eh bien?

LE ROI.

Eh bien, n'est-ce pas dans cette préoccupation qui indique, à tout prendre, votre profonde tendresse pour moi et votre suprême sollicitude pour ma renommée, que vous avez eu l'idée d'inviter votre belle-sœur Christine de Savoie à venir en France sous le simple prétexte d'une de ces visites que l'on se rend entre proches, et surtout à amener avec elle la princesse Marguerite, afin que le charme de ses yeux noirs pût combattre l'influence des yeux bleus de mademoiselle de Mancini.

ANNE.

Comment, vous savez?

LE ROI.

Je sais, madame, que la princesse Marguerite est la digne petite-fille du roi Henri IV; pieuse, bienfaisante, éclairée, en outre une charmante personne, aux grands yeux mélancoliques, au nez droit, aux dents blanches, au teint un peu olivâtre peut-être pour nous autres princes de race blanche... toutes choses d'ailleurs dont je pourrai juger au retour de la chasse.

ANNE.

Au retour de la chasse?

LE ROI.

Mais oui! (A Beringhen qui paraît dans la coulisse.) Venez, monsieur Beringhen, venez annoncer que la reine Christine de Savoie vient d'arriver au château avec sa fille Marguerite.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERINGHEN.

BERINGHEN.

Deux dames qui se disent appelées en France par Votre Majesté viennent en effet d'arriver au château. La plus âgée des deux se fait appeler la comtesse de Verceil.

ANNE.

Qui donc a apporté cette nouvelle?

BERINGHEN.

Un piqueur expédié par le maître des cérémonies, monsieur de Monglat. Tenez, madame, c'est le même qu'interroge en ce moment monsieur de Mazarin.

ANNE.

Qu'il reparte à l'instant avec l'ordre de faire conduire ces

deux dames dans l'appartement qui communique avec ma chambre. Dans un quart d'heure je serai à Vincennes. Attendez-moi pour m'y ramener. (A Mazarin.) Venez, monsieur le cardinal.

SCÈNE V

ANNE D'AUTRICHE, MAZARIN, LE ROI, au fond, BERINGHEN, donnant l'ordre au piqueur de retourner au château.

MAZARIN.

Il paraît, madame, que nos deux voyageuses sont arrivées.

ANNE, montrant le roi.

Oui... Vous lui avez tout dit, monsieur!

MAZARIN.

D'abord, Mazesté, ze ne dis zamais tout.

ANNE.

Et cependant il n'ignore rien.

MAZARIN.

Ze vous zoure, madame, que ze ne sais point de qui vous voulez parler.

ANNE.

Je veux parler du roi, monsieur, et je vous répète qu'il sait tout.

MAZARIN.

Qu'appelez-vous tout savoir, cère Mazesté.

ANNE.

Il sait que je me défie de son nouvel amour; il sait mon projet d'union entre lui et la princesse Marguerite; il sait enfin ce que je ne savais pas moi-même, c'est que les deux princesses sont arrivées.

MAZARIN.

Peccato! il sait tout cela, Mazesté! Et qui a pou le loui dire?

ANNE.

Alors, monsieur le cardinal, pardonnez-moi cette mauvaise pensée si elle est fausse, mais je me suis imaginé que comme vous étiez plus intéressé que personne à ce que le mariage ne se fît point, c'était vous qui pour le faire manquer aviez tout dit au roi.

MAZARIN.

Plous intéressé que personne? Ze ne comprends pas Votre Mazesté.

ANNE.

Sans doute! le roi...

MAZARIN.

Le roi?...

ANNE.

Le roi n'aime-t-il pas votre nièce?

MAZARIN.

Ma, vous savez que c'est l'habitoude de Sa Mazesté d'aimer dans ma famille, et que ces amours-là sont sans importance.

ANNE.

Oui, je sais cela; mais si son nouvel amour devenait sérieux? s'il voulait faire pour Marie Mancini ce qu'il n'a pas eu le courage de faire pour Olympe?

MAZARIN.

Eh bien, on marierait la petite avec quelque prince dou sang de France ou de Savoie comme on a déza marié trois de ses sœurs.

ANNE.

Mariez-la à qui vous voudrez, monsieur le cardinal, mais il y a une chose que je vous garantis, c'est que vous ne la marierez pas au roi!

MAZARIN.

Eh! buon Dio! qui pense à oune pareille énormité? Le roi peut-être, mais pas moi, à coup sûr.

ANNE.

Écoutez, monsieur, je ne crois pas le roi capable d'une pareille folie ; mais s'il était possible qu'il en eût la pensée, je vous préviens que toute la France se révolterait contre vous, moi en tête. Adieu, monsieur!... Venez, Beringhen.

Elle sort.

SCÈNE VI

MAZARIN, LE ROI, au fond.

LE ROI, à part.

Bon! il paraît que la nouvelle a produit son effet.

MAZARIN, à part.

Ah! vous vous mettriez à la tête de la révolte! Cela n'empêce pas que si le roi voulait absoloument être le neveu de monsou Mazarin, comme ze souis son sujet, s'il me disait : « Mon cer cardinal, ze veux épouser votre nièce » ze ne pourrais pas loui désobéir en la loui refousant, à ce cer roi!

LE ROI.

J'ai quelque chose à vous demander, mon cher cardinal.

MAZARIN.

Demande, mon enfant, demande!.. Oh! pardon, pardon, Sire, voilà que ze parle à Votre Mazesté comme du temps où la reine-mère était rézente et où le roi Louis était un petit garçon pas plous haut que cela.

LE ROI.

Eh! n'avez-vous pas toujours le droit de me parler ainsi, mon cher cardinal? Qui m'a élevé? vous! Qui m'a suivi dans l'exil? vous! Qui m'a défendu? vous!... Si je suis roi de France, enfin, n'est-ce point par vous que je le suis? et si, après Dieu, je dois le royaume à quelqu'un, n'est-ce point à vous que je le dois?

MAZARIN.

Êtes-vous bien convaincu de ce que vous me dites-là, mon cer Louis?

LE ROI.

Mais c'est de l'histoire, monsieur de Mazarin!

MAZARIN.

Oh! l'histoire elle est parfois si menteuse!... Et vous m'annonciez donc, mon cher enfant, que vous aviez quelque çôse à me demander. — Voyons, quoi? Dites.

Il sourit tendrement au roi qui passe son bras sous celui de Mazarin. — Contre-partie de la scène avec Anne d'Autriche.

LE ROI.

Eh bien, mon cher cardinal, j'ai besoin d'argent.

MAZARIN, se redressant.

D'arzent?

LE ROI.

Oui, d'argent.

MAZARIN.

Pardon, Sire, z'espérais avoir mal entendou. D'arzent, et pourquoi faire voulez-vous de l'arzent?

LE ROI.

Mais pour donner des bals, des fêtes, des spectacles; pour m'amuser enfin.

MAZARIN.

Vous amouzer, Sire! Est-ce que vous croyez qu'on est roi pour s'amouzer.

LE ROI.

Mon cher cardinal, on est roi pour s'amuser ou pour régner : or, du moment que c'est vous et ma mère qui régnez, il faut que je m'amuse, moi, puisque vous ne vous amusez pas, vous, ou sinon, prenez garde! Il faudra pour me distraire que je me mêle des affaires d'État... Ce n'est point amusant, mais enfin, c'est toujours une distraction. Vous direz donc demain à monsieur Fouquet, à monsieur Lyonne

et à monsieur le Tellier de venir travailler avec moi au lieu de travailler avec vous; vous vous reposerez pendant ce temps-là, vous, mon cher cardinal. Après trente ans de votre vie consacrés à la France, vous devez, certes, avoir autant besoin de repos qu'après six ans d'inaction, moi, je dois avoir besoin de travail.

MAZARIN, *se grattant l'oreille.*

Et il vous faudrait beaucoup d'arzent, mon cer roi !

LE ROI.

Non.

MAZARIN.

Alors si c'est oune petite somme, il y a moyen de s'entendre.

LE ROI.

Une petite somme... pour un roi, surtout quand ce roi voit autour de lui des ministres si riches !

MAZARIN.

Oh ! oui, monsou Fouquet... c'est oun scandale ! ma, voyons le chiffre de la somme... vous comprenez, tout dépend dou chiffre.

LE ROI.

Mais je crois qu'avec un million...

MAZARIN, *bondissant.*

Oun million !

LE ROI.

Trouvez-vous que ce soit trop peu pour un roi de France?

MAZARIN.

Oun million, mon cer enfant, et où voulez-vous que ze le prenne, oun million.

LE ROI.

Mais, par exemple, attendez, mon cher cardinal... tenez, sur les trois millions neuf cent mille livres de Lyon... ou sur les sept millions de Bordeaux, ou bien encore sur les quatre

millions de Madrid.... ou bien si vous hésitez à retirer de l'argent bien placé, ce qui est concevable, empruntez cette somme sur vos neuf millions de propriétés, je paierai les intérêts au denier dix.

MAZARIN.

Ze souis trahi, rouiné !

LE ROI.

Ou bien ne pourriez-vous encore distraire ce million de vos sept millions de rentes générales? Que sais-je, moi? Enfin, il me semble, mon cher cardinal, qu'un ministre qui possède, tant en argent qu'en propriétés et en billets de caisse, trente-neuf millions deux cent soixante mille livres, peut bien prêter cent mille pistoles à son roi.

MAZARIN.

Ma qui vous a dit... qui a pou vous dire ?..

LE ROI.

La même personne qui m'a appris le voyage en France de madame Christine et de la princesse Marguerite : mon agent secret.

MAZARIN.

Ma c'est que le ciffre est exact.

LE ROI.

Mon agent secret est incapable de se tromper d'un denier.

MAZARIN.

Et quand vous le faut-il, ce million?

LE ROI.

Ce soir, mon cher cardinal.

MAZARIN.

Et que voulez-vous donc faire d'oun million ?

LE ROI.

Écoutez... je vais vous dire cela à vous, parce que pour vous, à qui je dois tant, je n'ai pas de secrets... je suis amoureux !

MAZARIN.

Vous êtes amoureux !

LE ROI.

Je veux absolument plaire à la femme que j'aime.

MAZARIN.

Vous voulez absouloument lui plaire ?

LE ROI.

Oui.

MAZARIN.

Oh ! oun roi si çarmant que vous n'a pas besouin d'oun million pour rendre oune femme folle de loui.

LE ROI.

N'importe, mon cher cardinal; un million dépensé en fêtes dont elle sera la reine, ne gâtera rien, j'en suis sûr.

MAZARIN.

Dont elle sera la reine ? Ah ! vous voulez que celle que vous aimez soit la reine ?..

LE ROI.

De mes fêtes, mon cher cardinal; en attendant peut-être qu'elle soit la reine du royaume.

MAZARIN.

Puisque vous donnez de si bonnes raisons, on fera son possible; on hâtera la rentrée des impôts, on poursuivra les contribuables, on forcera la main au parlement pour qu'il enrezistre les édits. Car vous savez, mon cer enfant, que le parlement refouse d'enrezistrer les édits et nous ne savons comment faire.

LE ROI.

Il refuse ?

MAZARIN.

Absoloument.

LE ROI.

Eh bien, vous trouverez un moyen de le contraindre demain. En attendant, il me faut ce million ce soir.

MAZARIN.

Comment ce soir.

LE ROI.

Mon cher cardinal, mon amour est si grand qu'il n'admet aucun retard.

MAZARIN.

Ah ! si votre amour est si grand... c'est autre çose. Eh bien...

LE ROI.

Eh bien ?

MAZARIN, avec un soupir.

On tâcera de vous le donner, ce malheureux million.

LE ROI.

En vérité, vous êtes un homme charmant, mon cher cardinal ! A bientôt.

Il remonte.

MAZARIN.

Votre Mazesté reste ici ?

LE ROI.

Oui, je rejoindrai la chasse tout à l'heure.

Mazarin sort en reconnaissant Marie qui s'avance.

SCÈNE VII

LE ROI, MARIE DE MANCINI.

LE ROI.

Venez, Marie... venez. J'ai hâte d'être seul un instant avec vous, d'entendre votre douce voix, isolée des autres voix, de voir votre charmant visage dans un miroir qui ne reflète que lui ? Vous êtes comme ces bonnes fées qui, d'un coup de baguette, chassent les spectres et font disparaître les mauvais génies.

Le vent souffle, le temps s'obscurcit.

MARIE.

Oh! sire, la belle place que Votre Majesté me donne auprès du roi!

LE ROI.

Marie, en connaîtriez-vous une plus douce que celle d'une femme qui ferait oublier à un roi les préoccupations de la royauté?

MARIE.

Sire, pensez-vous bien de la couronne tout le mal que vous en dites?

LE ROI.

Hélas! la seule couronne vraiment royale que Dieu mette au front de ses élus, c'est celle de l'amour; toutes les autres rident ou brûlent les fronts qui les portent : celle-là seule les éclaire et les rajeunit!

MARIE.

Eh bien, Sire, qui vous dit que si vous demandez franchement et à haute voix cette couronne à la femme qui peut vous la donner, qui vous dit qu'elle vous la refuserait?

LE ROI.

Oui, mais qui me dit à moi que ce serait bien véritablement à l'amant et non pas au roi que cette couronne serait donnée? (La pluie tombe. Le roi abritant Marie sous son manteau la conduit sous le chêne de Saint-Louis. — Les autres chasseurs reviennent au fond, mais en apercevant le roi et Marie, ils s'arrêtent et se groupent peu à peu pendant le reste de la scène.) Qui me dit qu'un amour ambitieux ne remplacera point quelque amour tendre, caché, obscur, plus enviable dans son obscurité, dans son mystère, dans sa tendresse que celui qui se produira au grand jour? Il y a des moments où au lieu d'être né sur le trône, je voudrais être né le dernier de mes sujets. Oh! alors, si une jeune et belle bouche comme la vôtre, me disait : « Louis, je t'aime. » Ah! je serais bien sûr d'être aimé!

MARIE.

Eh! croyez-vous donc, Sire, que la femme qui vous ai-

mera ne sera point de son côté tourmentée des mêmes craintes qui vous tourmentent ? Si vous étiez le dernier de vos sujets, si vous étiez pauvre, celle qui s'offrirait à partager votre pauvreté et votre malheur saurait que son dévouement peut être récompensé, qu'elle a le droit et l'espoir d'être aimée et qu'une mère ne viendra pas crier : « Sire, la raison d'État ! » Aimer un homme ordinaire, Sire, c'est être la compagne de toute sa vie ; aimer un roi, c'est être la maîtresse d'un jour, la fantaisie d'une heure, le caprice d'un moment ; c'est faire ce que nous faisons tous deux sous le chêne que la foudre peut frapper, c'est oublier le temps qui s'assombrit, la tourmente qui gronde, la pluie qui tombe, pour jouir d'un bonheur qui ne durera peut-être que ce que dure cet éclair qui passe. Oh ! la femme qui se sentant disposée à aimer un roi, un roi jeune et beau, puissant comme vous, cette femme, si elle avait une lueur de raison dans l'esprit, une apparence de dignité dans l'âme, cette femme devrait, plutôt que de laisser grandir son amour, plutôt que de se laisser dominer par lui, l'aller chercher au plus profond de son cœur et l'y étouffer impitoyablement de ses deux mains !

Mazarin apparaît au fond de la grotte et écoute.

LE ROI.

Et qui vous dit, Marie, que si le roi était sûr de cet amour, il lui importerait en quelque chose que la femme qui le lui apporte fût une princesse ou une fille de roi, une sœur de reine ? Est-il absolument nécessaire pour maintenir la grandeur d'un État, pour sauvegarder les dignités de la couronne, que le cœur se sacrifie éternellement aux exigences de la politique ? Qu'importe à la dignité de la France que j'épouse quelque princesse de Savoie, de Portugal, d'Allemagne, ou la femme que j'aime, que je sois malheureux dans ma majesté ou heureux dans mon amour ? Écoutez bien ceci, Marie. Je suis roi, résolument décidé à dire à quiconque entravera mes desseins : « Je veux. » Je suis roi, dis-je, et ministres, mère, France, Europe, plieront devant ma volonté immuable et

souveraine! Oh! que l'on m'aime, que l'on m'aime seulement! que je sente que cet amour est puissant, profond, éternel; que la femme qui m'aimera d'un amour égal au mien soit pure, jeune et belle ; que cette femme soit comme vous enfin, Marie, et je dirai à cette femme : « Voilà mon cœur! » et je dirai à la France : « Voilà votre reine! »

MARIE.

Oh! Sire! Sire! si l'on croyait à une pareille promesse, ce serait à rendre folle la femme qui vous aimerait. Mais non, non; madame de Fontenac vous a aimé.

LE ROI.

Elle avait un mari!

MARIE.

Ma sœur Olympe vous a aimé.

LE ROI.

J'étais un enfant!

MARIE.

Mademoiselle de la Motte vous a aimé.

LE ROI.

Je ne l'aimais pas.

MARIE.

Mais moi, moi, Sire!.. oh! mon Dieu... mon Dieu...

LE ROI.

Vous, Marie, vous, c'est autre chose. (Éclat du tonnerre.) Vous, je vous aime.

Il tombe à genoux.

MARIE, avec joie et comme éblouie.

Ah! (Revenant à elle.) Sire, au nom du ciel, relevez-vous, taisez-vous; on nous regarde, on nous écoute, on nous entend!

LE ROI.

Eh bien, qu'importe! Prenez mon bras, Marie, et relevez la tête.

SCÈNE VIII

LE ROI, MARIE, LE DUC D'ANJOU, MAZARIN caché, TOUTE LA CHASSE.

LE ROI.

Messieurs, nous pouvons regagner les voitures : je crois que l'orage est fini et que le tonnerre est tombé.

D'ANJOU, à demi-voix.

Oui, frère, aux pieds de Marie de Mancini, et, en tombant, il lui a dit : « Je vous aime. »

MAZARIN, sortant le corps hors de la grotte et suivant le groupe.

Allons! je crois que mon million il me rapportera plus que le denier dix.

ACTE TROISIÈME

SALON CHEZ MAZARIN

SCÈNE PREMIÈRE

MAZARIN, MARIE.

MARIE, de la porte.

Peut-on entrer, mon cher oncle.

MAZARIN.

Ze crois bien! entre, ma petite Marie! entre!

MARIE.

Oh! comme vous êtes bon pour moi ce soir, mon cher oncle!

MAZARIN.

Sais-tou oune çose, Marie? c'est que de toutes mes nièces, et, Diou merci, ze n'en manque pas!.. c'est que de toutes mes nièces tou es celle que z'aime le mioux.

MARIE.

Vraiment, mon oncle?.. Mais pourquoi m'avoir caché ce secret-là pendant dix-huit ans?

MAZARIN.

Ze ne voulais pas faire de zalouses.

MARIE.

Eh bien, mon oncle, moi, je devinais cette tendresse, si bien cachée qu'elle fût, et je vous aimais de mon côté, comme si vous m'eussiez fait part de la préférence.

MAZARIN.

Et pouis ze ne voulais pas tou donner trop d'orgouil en te laissant voir tout lou bien que ze pensais de toi ; vois-tou, petite, l'orgouil il est oun pécé mortel! Aussi, ze me disais toujours en regardant tes sours grandir, flourir... faites-les couquettes, c'est ma petite Marie qui sera l'honneur et la gloire de la maison.

MARIE.

Et vous croyez que l'heure de la prédiction est arrivée, mon oncle?

MAZARIN.

Ze crois qu'elle approce! ce matin encore ze parlais de toi avec Bernouin, et ze loui disais : Les autres, elles ont épousé des comtes, des douques, des princes dou sang, mais ma petite Marie... je ne serai content que quand je l'aurai mariée à oun roi!

MARIE.

A un roi?

MAZARIN.

Oui... Ze ne sais pas auquel encore; ma ze ne serai content, ze te le répète, que quand ze t'aurai mariée à oun roi.

MARIE.

Savez-vous que votre prétention en ma faveur vous rend bien ambitieux, mon oncle?

MAZARIN.

Perché! N'est-tou pas bèlle comme oune princesse royale? et s'il y avait autour de ce cou-là, oun collier de diamants, à ces oreilles-là des pendeloques de diamants, et sur ce front-là oun diadème de diamants, n'aurais-tou pas bien autrement l'air d'oune reine que cette petite princesse de Savoie que l'on vout faire épouser au roi Louis XIV.

MARIE.

Oui, mon oncle, s'il y avait!.. mais à ce cou, à ces oreilles, à ce front, il n'y a que les simples grâces dont la nature les a parés ; grâces que mon oncle, dans sa prévention en ma faveur, a toujours trouvées suffisantes.

MAZARIN.

Eh bien, mademoiselle de Mancini, ze vais vous prouver, moi, que vous êtes oune ingrate... (Appelant.) Bernouin ! Bernouin !

BERNOUIN, paraissant.

Monseigneur !

MAZARIN.

Donne-moi la petite cassette que ze t'ai çarzé d'apporter de Paris, et que ze destinais... à qui la destinais-ze, Bernouin?

BERNOUIN.

A mademoiselle Marie de Mancini.

MAZARIN.

Là! tou vois, ze ne loui fais pas dire ! va, Bernouin, va ! (Bernouin sort.) Ce cer Bernouin ! il trahit ma faiblesse, ma c'est à oune bonne intention.

BERNOUIN, rentrant avec la cassette.

Voici, monseigneur.

Il sort.

MAZARIN, la tenant dans ses mains.

Tou sais, ma petite Marie, z'ai toujours aimé les pierres précieouses, ma particoulièrement ze préfère lou diamant, c'est la pierre la plous cère et la plous rare, la soule où il y ait véritablement oun rayon de soleil. (Il tire les diamants de la cassette.) Ces diamants, c'est mon soleil à moi, pauvre forçat de la politique qui, depouis seize ans, traîne à ma zambe oun royaume pour boulet ! Ces diamants, souvent le soir, quand la zournée a été roude, ou, le matin, quand la nouit elle a été mauvaise, eh bien, ze me les fais apporter dans mon lit, ze les éparpille sous la courte-pointe de velours, ze les re-

garde, ze les frotte, ze les brosse, et ils me rézouissent la voue et le cœur !.. Eh bien, ces diamants, çaque fois que ze les vois, ze me dis : ces diamants-là, ils seront un zour pour ma petite Marie !...

MARIE.

Vraiment, mon oncle, vous vous dites cela ?

MAZARIN.

Oui, et tou les aurais déza, si cela ne me faisait pas tant de peine de m'en séparer.

MARIE.

Ce qui veut dire que vous aimez encore mieux vos diamants que moi?

MAZARIN.

Oh !

MARIE.

Voyons, avouez-le.

MAZARIN.

Ma non, pouisque auzourd'hui, pour que tou sois plous belle que cette petite Savoyarde, qui nous arrive de Tourin, de Çambéry, ze ne sais d'où !.. pour que, auzourd'hui... ma, tou me promets d'être plous belle qu'elle, n'est-ce pas ?

MARIE.

Oh ! je vous jure, mon oncle, que j'y ferai mon possible, et que si je n'y réussis point, il n'y aura pas de ma faute.

MAZARIN.

Eh bien, ces diamants que ze n'ai zamais confiés qu'à Bernouin.

BERNOUIN, *rentrant.*

Monseigneur, Sa Majesté...

MAZARIN.

Bien, Bernouin, j'y vais !... ces diamants qui valent trois cent mille écus, pour que tou te fasses belle, plous belle que la princesse Marguerite... eh bien, ze... auzourd'hui... ze...

ze te les... ma petite Marie, aujourd'hui... aies en bien soin... surtout... ze te les prête.

Il sort.

SCÈNE II

MARIE, BERNOUIN.

MARIE, riant.

Oh! il me les prête!... mon oncle fait l'effort de me prêter ses diamants, entends-tu, Bernouin? Cela m'étonnait aussi qu'il me les donnât.

BERNOUIN.

Prenez-les toujours, mademoiselle, et ne vous inquiétez pas du reste.

MARIE.

Mais tu as entendu, Bernouin?.. Il a dit... je te les prête.

BERNOUIN.

Mademoiselle, il y a trente ans que je suis près de Son Éminence le cardinal Mazarin, et, depuis trente ans, je ne lui ai entendu dire que trois fois : je vous prête, et une fois : je vous donne; mais cette fois-là c'était le bonsoir qu'il donnait à la présidente Tubœuf qui venait lui apporter dix mille écus que son mari avait perdus la veille en jouant contre lui! Je vous dirai donc, comme monseigneur le cardinal : Faites-vous belle, mademoiselle, faites-vous belle!

Il sort.

MARIE, seule.

Oh! oui, oui, je comprends ce que vous voulez dire, mon oncle, et ce que dit, d'après vous, votre fidèle Bernouin. Vous n'étiez pas si bien caché, que je ne vous aie aperçu, pendant l'orage, dans la forêt de Vincennes! vous avez vu le roi à mes pieds, et voilà que votre ambition l'emporte sur

5

votre avarice... Quand le roi ne faisait pas attention à moi, je vous étais indifférente : le roi me regarde ; je suis jolie : le roi m'aime, vous m'adorez !... Ah ! vous avez raison, mon oncle, et c'est moi qui avais tort d'écouter un simple gentilhomme, comme monsieur de Guiche. Mais qui pouvait se douter que le roi de France, que Louis XIV ferait attention à moi ? à moi, qui, dans mon isolement, me trouvais trop heureuse d'être aimée du plus beau gentilhomme ? Mais en attendant, imprudente que j'ai été ! Je ferai appel à sa délicatesse. Quand il saura qu'il s'agit, non pas d'être la maîtresse du roi, mais d'être la reine de France, il s'écartera de mon chemin, il s'éloignera de la cour... « Faites-vous belle ! faites-vous belle ! » Eh bien, puisque tout le monde le veut, essayons. (Elle s'assied sur un tabouret au milieu du théâtre et ouvre la cassette.) Oh ! les magnifiques diamants !

SCÈNE III

MARIE, LE DUC D'ANJOU.

D'Anjou qui est entré, qui s'est approché sur la pointe du pied et qui regarde par-dessus l'épaule de Marie.

D'ANJOU.

Oh ! les magnifiques diamants !

MARIE, se retournant.

Hein !

D'ANJOU.

N'ayez pas peur, c'est l'écho !

MARIE.

Oh ! mais regardez donc, monseigneur, regardez donc !

D'ANJOU.

Je vois bien ! mais qui vous a donné tout cela ?

MARIE.

Mon oncle !

D'ANJOU.

Quel oncle ?.. Vous avez donc deux oncles ?

MARIE.

Mon oncle Mazarin.

D'ANJOU.

Ce n'est pas vrai.

MARIE, riant.

Oh ! oh! un démenti, monseigneur!

D'ANJOU.

Mais vous savez bien vous-même que ce n'est pas possible.

MARIE.

Cela est pourtant ainsi.

D'ANJOU.

Ah ! j'y suis !

MARIE.

Quoi?

D'ANJOU.

L'agent secret de mon frère lui aura dit que monsieur de Mazarin avait des millions plein ses caves, et notre *cer* cardinal qui craint qu'on ne les *loui* reprenne, fait la part du feu. Il change tout dans la maison, l'agent secret de mon frère. Il rend Bernouin indiscret et le cardinal généreux. Il ne lui manque plus que de rendre notre mère gaie et de me rendre triste. — Dites donc, Marie, gardez précieusement ces diamants, vous en aurez peut-être besoin.

MARIE.

Pour?

D'ANJOU.

Pour corrompre l'agent secret de mon frère, si nous le connaissons jamais.

MARIE.

Le corrompre, et pourquoi?

D'ANJOU.

Pour qu'il ne dise pas au roi...

MARIE.

Quoi ?

D'ANJOU.

Ce que vous ne voulez pas que le roi sache.

MARIE, troublée.

Monseigneur...

D'ANJOU.

Soyez tranquille, je suis peut-être aussi malin que ce démon mystérieux, mais je suis plus discret que lui. (A part.) Tant qu'il ne s'agit que d'amour, ma belle, mais s'il s'agissait de mariage, nous verrions. (Haut.) Oh! mais, regardez donc! comme voilà un fil de diamant qui ferait une jolie ganse de chapeau !

MARIE.

Voyez donc cette rivière! quel admirable collier!

D'ANJOU.

Et cette agrafe de manteau !

MARIE.

Et ces boucles d'oreilles!

D'ANJOU.

Et ces boutons de manchettes !

MARIE.

Et ce diadème de brillants!

D'ANJOU.

Mais regardez donc, Marie !

MARIE.

Mais voyez donc, prince!

Chacun d'eux fouille dans la cassette et en tire quelque chose en poussant des cris de joie.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, apparaissant sur la porte et les voyant tous deux resplendissants de bijoux.

Ah çà! mais, on a donc pillé le trésor de la couronne ici?

MARIE, rêveuse et distraite.

Ah! le roi!

Elle prend la cassette et se sauve

LE ROI.

Marie! Marie!

D'ANJOU.

La cassette! la cassette!

SCÈNE V

LE ROI, LE DUC D'ANJOU.

LE ROI.

Elle se sauve! Elle me fuit! Comprends-tu cela, d'Anjou?

D'ANJOU.

Je crois bien! tu arrives à l'improviste, sans te faire annoncer; avant que le soleil ait eu le temps d'allumer tous ses rayons, le soleil se cache! Oh! mais, sois tranquille, il ne tardera pas à reparaître, va! et plus resplendissant que jamais!

LE ROI.

Et que faisiez-vous donc là, tous deux?

D'ANJOU.

Nous égrenions les diamants de monsieur de Mazarin.

LE ROI.

Je ne comprends pas.

D'ANJOU.

Je crois bien que tu ne comprends pas! Écoute, et attends-toi à une nouvelle incroyable, inouïe, exorbitante! Monsieur de Mazarin vient de donner à Marie pour trois cent mille écus de diamants!

LE ROI.

Ils étaient faux alors.

D'ANJOU.

Tiens, regarde, en voici... J'ai dit comme toi d'abord; j'ai crié... cela n'est pas vrai! cela est impossible!... Mais depuis, j'ai découvert le secret, frère; nous nous étions trompés; monsieur de Mazarin est un prodigue, et cela ne m'étonnerait pas qu'il profitât de ce que je suis chez lui pour me faire un magnifique cadeau... Eh! justement, voici Bernouin.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BERNOUIN.

BERNOUIN.

Le roi!

LE ROI.

Entre, Bernouin! Entre!

BERNOUIN.

Son Éminence ayant appris par mademoiselle Marie de Mancini que monseigneur était ici, prie Son Altesse d'accepter comme argent de poche, et pour figurer ce soir à son jeu, les trois mille pistoles que voici.

D'ANJOU.

Où cela, Bernouin?

BERNOUIN.

Dans ce sac, monseigneur.

D'ANJOU.

Eh bien, quand je te le disais, frère! Donne, Bernouin, donne! (Il vide la bourse dans le fond de son chapeau.) Comment, c'est pour moi tout cet or-là?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur.

D'ANJOU, donnant une poignée d'or à Bernouin.

Tiens, Bernouin, voici pour toi.

BERNOUIN.

Je remercie monseigneur.

D'ANJOU, au roi.

En veux-tu, Louis?..... Ah! prends, prends, ne te gêne pas; quand je serai riche, moi, ce sera pour donner.

BERNOUIN.

Il est inutile que monseigneur se prive en faveur du roi son frère. J'étais chargé par Son Éminence de passer chez le roi et de lui remettre ce portefeuille qui contient un million.

LE ROI.

Merci, Bernouin.

D'ANJOU.

Des diamants à Marie! à moi trois mille pistoles! à toi un million! tout cela venant du cardinal! (Appelant.) Guénaud! Guénaud!

BERNOUIN.

Que faites-vous, monseigneur?

D'ANJOU.

J'appelle le médecin. Ah! quel malheur! Bernouin! monsieur le cardinal est fou!. . Guénaud! Guénaud! Mais au fait, j'aurais beau l'appeler, Guénaud, il ne peut pas venir, il est parti. Dis donc, Louis, comme c'est heureux que j'y pense, es-tu en train de t'occuper des affaires de l'État avec moi? C'est que si tu n'étais pas en train, pendant que ça me prend, ce serait peut-être perdu à tout jamais. Est-ce vrai que tu as un agent secret?

LE ROI.

Certainement.

D'ANJOU.

T'a-t-il dit où est Guénaud, ton agent secret?

LE ROI.

Guénaud est auprès du cardinal qui a toujours peur pour sa santé.

D'ANJOU.

T'a-t-il dit où est Guitaut, ton agent secret?

LE ROI.

Guitaut est ici à mes ordres et aux ordres de ma mère, comme toujours.

D'ANJOU.

Et aux ordres du cardinal, comme le plus souvent. Il est bien renseigné, ton agent secret; il est prompt surtout. (Riant.) Ah! ah!

LE ROI.

Qu'y a-t-il donc?

D'ANJOU.

Il y a que Guitaut est allé retrouver monsieur de Condé, et que Guénaud... non, non, tâchons de ne pas nous embrouiller... Eh bien, il y a que monsieur de Condé est à Bruxelles, malade, d'où il a envoyé à Sa Majesté sa soumission par monsieur de Conti, mais sa soumission a été interceptée en route par monsieur le cardinal qui lui a envoyé Guénaud en échange, lequel Guénaud est chargé de soigner monsieur de Condé assez longtemps et assez bien peut-être pour que sa soumission devienne inutile... Ouf! et d'un.

LE ROI.

Que dis-tu là?

D'ANJOU.

Attends! attends, ne m'interromps pas, je ne me retrouverais plus. Quant à Guitaut, il est parti, ah! il est parti pour la frontière de Hollande, probablement étant chargé d'y con-

duire le plus poliment du monde et avec tous les égards dus à son rang, Sa Majesté le roi Charles II, lequel était parvenu jusqu'à Vincennes, où il se cachait à l'hôtel du Paon couronné, avec l'espérance de pouvoir pénétrer jusqu'à ta Majesté à toi, et de t'intéresser à son sort... Ouf! et de deux, c'est tout.

LE ROI.

Tu es sûr de ce que tu dis là?

D'ANJOU.

Comme je suis sûr que je t'aime.

LE ROI.

Qui est-ce qui t'a dit tout cela?

D'ANJOU.

C'est mon agent secret qui vaut mieux que le tien, à ce que je vois.

LE ROI.

Songe que tout cela est grave.

D'ANJOU.

Je le sais pardieu bien. Et je me suis donné assez de peine pour me le mettre dans la tête, car au fond tout cela ne m'intéresse pas. C'est toi le roi, n'est-ce pas, tant pis pour toi.

LE ROI.

De qui tiens-tu ces nouvelles?

D'ANJOU.

Tu ne le diras à personne, à personne dans le monde.

LE ROI.

A personne dans le monde.

D'ANJOU.

Ta parole royale.

LE ROI.

Ma parole royale.

D'ANJOU.

Je tiens ces deux nouvelles avec mission de te les appor-

ter avant que ton agent secret t'en informe, de... devine qui.

LE ROI.

Comment veux-tu?

D'ANJOU.

De Bernouin, le fidèle Bernouin, le tombeau des secrets du cardinal. Tu vois que ton agent a tourné la tête à tout le monde.

LE ROI.

Va demander à notre mère si elle peut m'accorder quelques minutes d'audience.

D'ANJOU.

J'y cours, mais... dis donc, Louis, comme c'est heureux que ce soit toi l'aîné, — et moi le cadet. — Je ne m'y serais jamais reconnu, moi, dans la royauté. — Aie bien soin de toi, songe que si tu mourais je serais forcé de régner. J'en ai froid, rien que d'y penser.

Il sort.

SCÈNE VII

LE ROI, au moment où d'Anjou sort, à l'officier de garde.

Envoyez-moi monsieur de Monglat. — Ah! monsieur de Mazarin, pas un mot de ces deux nouvelles, nous finirons par nous fâcher. Prenez garde, vous me traitez trop comme un enfant. Et vous croyez trop qu'une amourette, une chasse et un million me suffisent.

Il prend le portefeuille.

SCÈNE VIII

LE ROI, MONGLAT.

LE ROI.

Ah ! c'est vous, monsieur le grand maître des cérémonies. Vous avez pris les ordres pour le jeu de monsieur de Mazarin?

MONGLAT.

Oui, Sire.

LE ROI.

Maintenant ayez l'obligeance de vous procurer un passe-partout qui ouvre les portes extérieures du château.

MONGLAT.

Lesquelles ?

LE ROI.

Toutes, sans distinction.

MONGLAT.

Dans une heure, le roi aura ce qu'il désire. Sa Majesté n'a pas d'autres ordres à me donner ?

LE ROI.

Non.

MONGLAT.

Sa Majesté a-t-elle besoin de deux chambres, ou désire-t-elle un appartement tout entier ?

LE ROI.

Pour qui?

MONGLAT.

Pour le nouveau dignitaire.

LE ROI.

Quel dignitaire, marquis?

MONGLAT.

L'agent secret de sa Majesté.

LE ROI.

Ah !... oui... mais je n'ai demandé ni chambres ni appartement.

MONGLAT.

Mon devoir est non-seulement d'obéir aux ordres du roi, mais encore d'aller au-devant de ses désirs.

LE ROI, marchant.

Merci de l'intention, mon cher marquis, mais la personne dont vous parlez ne logera point au château.

MONGLAT.

Ah ! elle ne logera point au château ?

LE ROI.

Non !

MONGLAT.

Et lorsqu'elle se présentera pour voir le roi, sous quel titre faudra-t-il l'annoncer ?

LE ROI.

Elle n'a pas de titres, mon cher marquis.

MONGLAT.

Il ne me reste donc qu'à savoir, Sire, si elle entrera par les grandes portes ou par les couloirs.

LE ROI.

Elle entrera par où elle voudra, marquis ; elle a les clefs de mon appartement.

MONGLAT.

Les clefs de l'appartement du roi ?

LE ROI.

Mais oui. Vous comprenez bien, mon cher. Du moment que cet agent logerait au château, du moment qu'il aurait un titre, du moment qu'il serait forcé de vous attendre pour être introduit près de nous, ce ne serait plus un agent secret.

MONGLAT.

C'est juste. Mais je dois dire au roi que ce qu'il fait est en

dehors de tous les usages reçus, et qu'il n'y a pas d'exemple dans l'étiquette de la cour...

LE ROI.

Bon ! Eh bien, mon cher monsieur de Monglat, j'aurai donné l'exemple de l'étiquette au lieu de le suivre.

MONGLAT, voyant entrer la reine.

La reine !

SCÈNE IX

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE.

ANNE.

Vous m'avez fait demander, mon fils ?

LE ROI.

Je vous ai fait demander, ma mère, si vous pouviez me recevoir.

ANNE.

N'est-ce pas à moi de me rendre à vos ordres, Louis ? Ne suis-je pas maintenant votre première sujette ?

LE ROI lui fait signe de s'asseoir.

Ma mère !

ANNE.

Vous êtes bien changé pour moi, mon fils, et, en ce moment, même vous paraissez irrité.

LE ROI.

Je le suis.

ANNE.

Contre moi ?

LE ROI.

Non, ma mère... mais contre une autre personne dont vous approuvez peut-être la conduite.

ANNE.

Et cette personne ?

LE ROI.

C'est monsieur le cardinal.

ANNE.

Qu'a-t-il fait?

LE ROI.

Il a intercepté la soumission que me fait monsieur de Condé. Il le fait retenir à Bruxelles, pendant qu'il charge Guitaut de reconduire jusqu'à la frontière mon frère Charles II qui s'était rendu secrètement à Vincennes sans doute pour me parler. Et tout cela sans m'en rien dire. Étiez-vous au courant de ces faits?

ANNE.

Non... Et vous les désapprouvez?

LE ROI.

Oui. Un ministre ne prend pas de pareilles résolutions sans le consentement de son roi.

ANNE.

Alors, mon fils, c'est à monsieur le cardinal, non à moi qu'il faut en parler, car vous savez que je n'y puis rien, n'étant plus rien dans l'État.

LE ROI.

Je voulais d'abord savoir, ma mère, si monsieur de Mazarin n'avait pas agi selon votre volonté, car je ne voulais pas blâmer devant lui des actes dont vous auriez eu l'initiative ou qui auraient reçu votre approbation.

ANNE.

Vous les blâmez donc?

LE ROI.

Complétement, et je vous serai reconnaissant, ma mère, à vous qui avez une très-grande influence sur monsieur de Mazarin, de vouloir bien lui faire comprendre...

ANNE.

Pourquoi ne le lui dites-vous pas vous-même, maintenant que vous savez que je n'étais pas plus renseignée que vous?

LE ROI.

Parce que je craindrais, en une explication aussi grave, de me laisser emporter trop loin. Je ne veux pas encore oublier...

ANNE.

Que le cardinal est l'oncle de mademoiselle de Mancini.

LE ROI.

Et le protégé de ma mère.

ANNE.

Si je protége le cardinal, mon cher Louis, c'est à cause des grands services qu'il a rendus non-seulement au roi mais à la royauté. Et je suis convaincue que cette fois encore il n'a en vue que les intérêts de la couronne. La présence du roi Charles II en France pouvait faire naître pour le pays les complications les plus graves, puisque vous avez un traité d'alliance avec Richard Cromwell.

LE ROI.

J'étais un enfant lorsqu'on a fait cet acte, mais maintenant je suis un homme.

ANNE.

Comptez-vous donc déclarer la guerre à l'Angleterre?

LE ROI.

Je compte faire tout ce qu'il faudra faire pour que moi et les miens soyons respectés dans le monde. Quant à monsieur de Condé....

ANNE.

Il a combattu contre vous avec les Espagnols.

LE ROI.

Et il a été vaincu. Et chaque fois qu'il a combattu pour moi, il a été vainqueur. Je jouais dans les jardins de Saint-Germain avec la petite Georgette pendant qu'il gagnait les batailles de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingen et de Lens. Monsieur de Mazarin m'a enlevé, la nuit, de Paris, pour me soustraire aux menaces de mes sujets révoltés. Bonne poli-

tique que je n'ai pas oubliée. Mais il arrive un moment où je ne dois pas oublier non plus que c'est monsieur de Condé qui m'a fait rentrer dans ma capitale en plein jour, au milieu des cris de joie de mon peuple reconquis. Enfin, si monsieur de Condé se repent comme il le dit, c'est à moi seul de le juger.

ANNE.

Croyez-vous donc à sa sincérité?

LE ROI.

Quand un homme comme celui-là fait sa soumission, il est non-seulement généreux, il est politique de le croire sincère.

ANNE.

Votre père Louis XIII n'a jamais pardonné, et ses contemporains l'ont appelé Louis le Juste.

LE ROI.

Parce qu'il y a des époques, madame, où la Providence au lieu de sceptre met une hache aux mains des rois ; mais, par bonheur, les jours de Louis XI et de Richelieu, du connétable de saint-Pol et du maréchal de Montmorency sont passés! Qu'aurions-nous à faire aujourd'hui des gibets de Plessis-les-Tours et des échafauds de Lyon et de Toulouse? J'ai à ouvrir une ère nouvelle; j'ai à refaire une société des débris du monde passé; j'ai à pétrir le monde de l'avenir! Lorsque le père a détruit, il faut que le fils rebâtisse, c'est la loi. Heureux ceux qui sont appelés par la Providence à jouer ce rôle de régénérateurs des peuples! Nous comptons un de ces hommes-là dans le monde antique : c'est Auguste; un, dans le monde moderne : on l'appelle Charlemagne. A huit cents ans de distance d'Auguste, Charlemagne est venu; à huit cents ans de distance de Charlemagne, je viens. J'ai peut-être à faire ce qu'ils ont fait. Auguste et Charlemagne ont commencé par la clémence, comme eux commencera Louis XIV, et Dieu lui fera la grâce peut-être de finir comme eux.

ANNE.

Malgré l'étonnement et même les craintes que me causent de pareilles déclarations, mon cher fils, j'en augure bien. Elles me prouvent que vous ne ferez jamais rien qui puisse compromettre votre dignité royale et que vous tiendrez la couronne si haut que ceux-là, celles-là seules surtout qui seront du même rang que vous, y pourront aspirer et prétendre.

LE ROI.

Que voulez-vous dire, ma mère ?

ANNE.

Je veux dire que le jour où vous ferez asseoir une femme à votre côté sur le trône de France, cette femme sera digne de votre personne et de votre sang. Et qu'en cette circonstance, la politique même de monsieur de Mazarin trouvera en vous la même résistance qu'elle va trouver au sujet du prince de Condé et du roi Charles II.

LE ROI.

Ce qui signifie ?

ANNE.

Que ce qui m'inquiétait il y a une heure ne m'inquiète plus maintenant, et que mademoiselle Marie de Mancini ne sera jamais reine de France.

LE ROI.

Si mademoiselle de Mancini est digne et capable d'être reine, elle le sera.

ANNE.

Ce cardinal Mazarin que vous voulez exiler du gouvernement, vous le feriez entrer dans votre famille?

LE ROI.

Etes-vous bien sûre qu'il n'en est pas depuis longtemps, ma mère?..

ANNE.

Mon fils.

LE ROI.

Pardon, ma mère, mais voici mademoiselle de Mancini

que j'attendais ici, et qui compte sur moi pour être son cavalier...

ANNE.

Oh!

Le roi prend la main de Marie qui, craintive, regarde tour à tour le roi et Anne d'Autriche.

MARIE.

Sire!...

LE ROI.

Venez, Marie! venez! (*Bas.*) Oh! que vous êtes belle et que je vous aime!

Tous deux sortent; Marie au bras du roi.

SCÈNE X

ANNE D'AUTRICHE, *seule.*

Louis, Louis, qu'allez-vous faire. Oh! et moi qui suis cause que la duchesse de Savoie et sa fille vont assister à cette honte et subir cet affront.

SCÈNE XI

ANNE D'AUTRICHE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Son Altesse la Régente fait demander à Votre Majesté si elle peut descendre avec la princesse Marguerite chez monsieur de Mazarin.

ANNE.

Ah! pardon, vous êtes...

CHARLOTTE.

Je suis la demoiselle d'honneur de Son Altesse la princesse Marguerite.

ANNE.

Oui, oui, très-bien, je vous reconnais... Retournez près de ma belle sœur et dites-lui... ou plutôt, non, j'y vais moi-même... Ah! mademoiselle de Mancini, vous avez compté sans moi!

Elle sort.

SCÈNE XII

CHARLOTTE, *seule.*

Bon! voilà qu'il y a contre-ordre à présent! que les princesses ne descendront point et qu'il faudra peut-être repartir sans avoir vu la cour... Comme c'est amusant!!. Faites donc deux cents lieues pour le roi Louis XIV, pour monsieur de Mazarin, pour Madame Henriette, pour les fêtes de la cour, pour les chasses de Vincennes, et repartez sans avoir rien goûté de tout cela! sans compter ce pauvre Bouchavannes qui était si heureux de mon arrivée et qui a trouvé moyen de m'annoncer en deux lignes que, par grâce spéciale, il était du jeu de monsieur de Mazarin ce soir, et que nous pourrions nous y voir et arrêter quelque chose... Oh! s'il était là... si je pouvais lui faire signe! si je pouvais seulement échanger un mot avec lui!...

Elle s'approche et essaie de regarder dans la seconde pièce.

SCÈNE XIII

CHARLOTTE, BOUCHAVANNES.

BOUCHAVANNES, *entrant.*

Mais je ne me trompe point, c'est Charlotte.

CHARLOTTE.

Ah! monsieur Bouchavannes, écoutez, je n'ai qu'un instant

à rester ici, et c'est un miracle que je vous y rencontre. Les princesses ne descendent pas au jeu... J'ai reçu votre lettre... je vous aime toujours; mais j'ai peur que nous ne partions demain, et je ne sais ni comment ni où vous recevoir.

BOUCHAVANNES.

Écoutez à votre tour, Charlotte; la porte de service de l'appartement des princesses donne dans la cour de l'Orangerie. Jetez une mante sur vos épaules et venez me rejoindre; je serai de faction au bas de votre escalier, de dix heures à minuit.

CHARLOTTE.

Bon! je ferai tout mon possible pour descendre et causer un instant avec vous.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, GUICHE.

GUICHE, très-agité.

Pardon, Bouchavannes.

CHARLOTTE.

Voici un gentilhomme qui veut vous parler.

BOUCHAVANNES.

Ah! c'est vous, monsieur de Guiche!

GUICHE, lisant un billet.

« Il faut absolument que je vous parle cette nuit. » (A Bouchavannes.) Pouvez-vous me céder votre tour de faction dans la cour de l'Orangerie?

BOUCHAVANNES.

Impossible, mon cher comte; j'ai un rendez-vous pendant ma faction. (A Charlotte.) A ce soir.

CHARLOTTE.

A ce soir.

Elle sort.

SCÈNE XV

BOUCHAVANNES, GUICHE.

GUICHE.

Qui monte après vous?

BOUCHAVANNES.

Tréville.

GUICHE.

A quelle heure?

BOUCHAVANNES.

A minuit.

GUICHE.

Où croyez-vous que je le trouve?

BOUCHAVANNES.

Dans la salle des gardes.

GUICHE.

Merci.

Il sort.

SCÈNE XVI

MONGLAT, entrant sans voir sortir Bouchavannes et se parlant à lui-même.

Avoir été trente ans à la cour, en moyenne dix mille jours ; par conséquent, y avoir fait dix mille déjeuners... dix mille dîners, dix mille soupers; pendant ces dix mille jours, à ces dix mille déjeuners, à ces dix mille dîners, à ces dix mille soupers, avoir vu les mêmes figures et entendu les mêmes conversations, avec cette différence que les figures devenaient de plus en plus vieilles, (Bernouin entre.) et les conversations de plus en plus ennuyeuses; avoir été quinze ans...

SCÈNE XVII

MONGLAT, BERNOUIN.

BERNOUIN.

Pardon, monsieur le grand maître des cérémonies.

MONGLAT.

Ah! c'est vous, monsieur Bernouin! Votre serviteur! (*Reprenant.*) Avoir été quinze ans...

BERNOUIN.

Excusez-moi, monsieur de Monglat, mais voudriez-vous avoir la bonté de dire sans affectation à monsieur le cardinal que je l'attends ici pour lui communiquer une chose de la plus haute importance?

MONGLAT.

A l'instant même, monsieur Bernouin. (*Il entre dans la salle du fond.*) Avoir été pendant quinze ans...

SCÈNE XVIII

BERNOUIN, GUITAUT, *s'arrêtant à la porte du fond, dans l'attitude militaire.*

BERNOUIN.

Ah! c'est vous, monsieur Guitaut.

GUITAUT.

Le cardinal?

BERNOUIN.

Le cardinal sera ici dans un instant.

GUITAUT.

Puis-je l'attendre?

BERNOUIN.

Certainement! D'autant plus qu'il aura, selon toute probabilité, quelques recommandations à vous faire.

GUITAUT.

Merci.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, passant son bras sous celui de Guitaut.

Cher monsieur Guitaut!

GUITAUT.

Votre Altesse Royale!

HENRIETTE.

Soyez assez aimable pour me dire les noms de messieurs les mousquetaires de garde, cette nuit, dans la cour de l'Orangerie.

GUITAUT.

De huit heures à dix heures du soir, monsieur de Brégy; de dix heures à minuit, monsieur de Bouchavannes; de minuit à deux heures, monsieur de Tréville.

HENRIETTE.

Merci !.. Oh! monsieur le cardinal...

Elle quitte le bras de Guitaut.

SCÈNE XX

LES MÊMES, MAZARIN.

Madame Henriette rentre dans la salle, tandis que Mazarin parle à Bernouin.

MAZARIN.

Tou veux me parler, Bernouin?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur, un courrier de l'ambassade d'Espagne...

MAZARIN.

De monsou Pimentel? Donne vite, Bernouin, donne! (Lisant.) « Monseigneur, z'ai à vous communiquer oune nouvelle de » la plous haute importance, et qui ne doit être connoue que » de vous soul. Où pourrai-ze vous voir, cette nouit sans té- » moins, et sans qu'on sace que ze vous ai vou. » — Diavolo... — Il ne faut pas qu'il entre au palais.

BERNOUIN.

Vous avez raison, monseigneur.

MAZARIN.

Tiens, Bernouin, remets cette réponse au messazer. Diavolo! des nouvelles d'Espagne... — Eh bien, Guitaut, le roi Çarles II?...

GUITAUT.

Eh bien! monseigneur, le roi Charles II a fini par entendre raison, et, demain matin, il aura quitté Vincennes.

MAZARIN.

Bon! Et madame Henriette?...

GUITAUT.

Quoi, madame Henriette?

MAZARIN.

Tou ne loui as rien dit, Guitaut?

GUITAUT.

Allons donc, monseigneur!

MAZARIN.

Bon, Guitaut! bon! tou es oun fidèle serviteur, et, sois tranquille, ze ne t'oublierai pas pour les cinquante mille écous de ta fille.

GUITAUT.

Je croyais que c'était cent mille, monseigneur.

MAZARIN.

Tou connais lou mot d'ordre, Guitaut?

GUITAUT.

Oui, mais pas la consigne.

MAZARIN.

La consigne est de laisser entrer par la petite porte de la cour de l'Orangerie la personne qui frappera trois coups, et dira : « Espagne et France! »

GUITAUT.

Cela suffit, monseigneur.

MAZARIN.

Nouvelles d'Espagne! Ah! pécaïre!

Il sort.

SCÈNE XXI

BERNOUIN, GUITAUT, puis MONGLAT.

BERNOUIN.

Diable! je crois Son Éminence de mauvaise humeur. (A part.) Est-ce que ce que j'ai fait dire au roi j'aurais eu tort de le faire dire?

GUITAUT.

Oui, et sa mauvaise humeur lui fait perdre la mémoire... Enfin qu'il se souvienne des cinquante mille écus et c'est tout ce que je lui demande; mais il ne s'en souviendra pas.

Bernouin et Guitaut sortent chacun de son côté.

MONGLAT, même entrée que la précédente.

Avoir été quinze ans grand maître des cérémonies...

SCÈNE XXII

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI.

Monglat!

MONGLAT.

Sire!

LE ROI, bas.

Avez-vous la clef que je vous ai demandée?

MONGLAT.

La voilà, Sire.

LE ROI.

Merci. (Il tire un billet de sa poche et lit à part.) « Que Votre Ma-
» jesté se trouve ce soir dans l'Orangerie : on a un secret
» important à lui révéler. — Signé : *Votre agent secret.* »
(Parlé.) Celui qui m'a écrit ce billet est un homme ou une femme d'esprit, j'y serai... (A Monglat.) Avez-vous prévenu monsieur Molière?

MONGLAT.

Oui, Sire, et le voici.

SCÈNE XXIII

LE ROI, MOLIÈRE.

LE ROI.

Vous êtes un des amis de monsieur de Conti, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

De ses amis, Sire! Votre Majesté veut dire de ses plus humbles, mais de ses plus dévoués serviteurs.

LE ROI.

Je dirais presque complices.

MOLIÈRE.

Complices, Sire. En quoi?

LE ROI.

Vous conspirez avec lui, j'en suis sûr.

MOLIÈRE.

Moi, Sire, conspirer, et contre qui?

LE ROI.

Contre moi.

MOLIÈRE.

Qui a pu dire à Votre Majesté une pareille folie?

LE ROI.

Mon agent secret.

MOLIÈRE, riant.

Il reconnaît bien mal ma protection! Et de quoi m'accuse-t-il, Sire?

LE ROI.

De vous intéresser, ainsi que monsieur de Conti, au retour et à la grâce de monsieur de Condé.

MOLIÈRE.

C'est vrai, Sire, je crois que la place d'un grand homme est auprès d'un grand roi.

LE ROI.

Portez ce papier à monsieur de Conti, c'est la grâce de monsieur de Condé.

MOLIÈRE, lui baisant la main.

Ah! Sire! vous serez grand entre les plus grands... Mais à quoi dois-je l'insigne faveur de cette mission?

LE ROI.

Au bon conseil que vous m'avez donné et qui a pleinement réussi. J'ai idée, monsieur Molière, que nous ferons un jour quelques comédies ensemble. Et en attendant j'ai trouvé un moyen pour que votre bon conseil fût encore meilleur... A partir de ce soir, mon agent secret existera réellement.

MOLIÈRE.

Et ce sera?

LE ROI.

Ce sera moi. Allez, monsieur Molière; allez.

ACTE QUATRIÈME

LA COUR DE L'ORANGERIE

Ciel étoilé. — Au premier plan, à droite, une voûte conduisant du côté du château ; au second plan, une tourelle percée d'une fenêtre et d'une porte donnant sur un escalier intérieur. — Le fond est fermé par un mur au-dessus duquel s'étendent les feuillages des arbres ; dans ce mur, une petite porte praticable. — A gauche, vers le fond, un corps de bâtiment attenant à l'Orangerie, fenêtre à balcon à laquelle on peut atteindre en montant sur un banc placé au-dessous. En pan coupé et en retour, l'Orangerie avec grandes fenêtres à trois pieds du sol ; terrasse au-dessus. — Au premier plan, du même côté, un passage pour entrer dans l'Orangerie, dont la porte est hors de vue du spectateur, et, plus près du public, un corps de bâtiment avec fenêtre et balcon praticables. C'est l'appartement de Marie de Mancini.

SCÈNE PREMIÈRE

BOUCHAVANNES, BRÉGY, Deux Autres Mousquetaires.

On relève la sentinelle. Dix heures sonnent.

BOUCHAVANNES.

Le mot d'ordre ?

BRÉGY.

Fortune et Fontainebleau.

BOUCHAVANNES.

La consigne?

BRÉGY.

Introduire dans l'Orangerie la personne qui frappera trois coups à la petite porte extérieure, et qui prononcera ces deux mots : Espagne et France.

BOUCHAVANNES.

Merci.

BRÉGY.

Bien du plaisir, Bouchavannes.

BOUCHAVANNES.

Mais je ne dis pas non ; j'aime beaucoup les factions de nuit.

Brégy s'éloigne avec les deux autres mousquetaires et disparaît à gauche par le passage qui longe l'orangerie.

Les heures sonnent.

SCÈNE II

BOUCHAVANNES, seul :

Dix heures.... C'est bien; patience!.. il ne faut pas que je compte sur Charlotte avant une heure d'ici. Voyons, orientons-nous. Voici l'escalier conduisant à la chambre des princesses, et par lequel viendra Charlotte... si Charlotte vient. Voilà la petite porte où doit frapper la personne qu'il faudra introduire dans l'orangerie; voilà la fenêtre de la chambre de mademoiselle de Mancini... Ce logement est, par ma foi! bien choisi, isolé, solitaire... On voit que l'amour du roi s'est fait maréchal de camp et a préparé les logis... Enfin, voilà l'Orangerie! (Il revient à son poste.) Oh! oh! quelqu'un, une femme! Serait-ce déjà Charlotte? Mais non, elle ne viendrait point par cette route. Qui va là?

SCÈNE III

BOUCHAVANNES, MADAME HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vous êtes monsieur de Bouchavannes?

BOUCHAVANNES.

Oui. Que me voulez-vous?

HENRIETTE.

Regardez-moi, monsieur.

BOUCHAVANNES.

La princesse Henriette!

HENRIETTE.

Qui vient, au nom de sa mère et au sien, vous demander une grâce, monsieur....

BOUCHAVANNES.

Ou plutôt me donner un ordre, veut dire Votre Altesse.

HENRIETTE.

Hélas! non, monsieur de Bouchavannes; vous savez bien que nous n'avons plus d'ordres à donner ici, et qu'au contraire c'est nous qui en recevons et de fort durs parfois!

BOUCHAVANNES.

Mais, mon Dieu! qui peut amener Votre Altesse à cette heure dans cette cour solitaire?

HENRIETTE.

Je vous cherchais, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Moi?

HENRIETTE.

Vous êtes gentilhomme, monsieur; vous avez une mère, une sœur; vous connaissez les émotions de la famille, tantôt douces, tantôt cruelles... Eh bien, si vous étiez séparé de

votre sœur depuis trois ans; que votre sœur fût errante, proscrite, fugitive; vous éprouveriez l'impérieux besoin de la revoir, et vous n'hésiteriez pas un instant à confier ce désir à un ami. Monsieur de Bouchavannes, vous êtes un ami pour nous : c'est ma mère, si je ne me trompe, qui a placé la vôtre près de la princesse de Savoie.

BOUCHAVANNES.

Et vous savez, madame, que la reconnaissance de la famille est acquise à votre auguste mère et à vous.

HENRIETTE.

Oh ! ne parlons point de reconnaissance, monsieur, ce serait donner une mesure à votre dévouement, et j'aime mieux lui faire un appel entier, complet, absolu.

BOUCHAVANNES.

Parlez, madame, je serai heureux le jour où vous me donnerez l'occasion de courir un danger quelconque pour vous.

HENRIETTE.

Je vous ai parlé d'une sœur proscrite, fugitive, exilée. Eh bien, moi, monsieur, j'ai un frère exilé, fugitif, proscrit; un frère que je n'ai pas vu depuis trois ans.

BOUCHAVANNES.

Le roi Charles II?

HENRIETTE.

Le roi Charles II, oui, monsieur. Eh bien, le roi Charles II est ici, à Vincennes, de l'autre côté de cette porte. Chassé aujourd'hui de France par monsieur de Mazarin, demain, au point du jour, il part, il retourne en Hollande. Monsieur de Bouchavannes, je voudrais bien revoir, je voudrais bien embrasser mon frère; je voudrais bien lui dire adieu.

BOUCHAVANNES.

Et voilà tout ce que vous avez à me demander, madame?

HENRIETTE.

Oui, tout.

BOUCHAVANNES.

Ma tête serait en jeu, pour vous procurer cette joie, je risquerais ma tête; je risque quelques jours d'arrêts, un mois de prison, peut-être; en vérité, je suis honteux, madame, de faire si peu pour vous! (Il va à la petite porte et l'ouvre.) Entrez, sire! madame Henriette attend Votre Majesté.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHARLES STUART.

CHARLES.

Ma sœur!

HENRIETTE.

Mon frère!

Charles tend amicalement la main à Bouchavannes.

BOUCHAVANNES, baisant la main du roi et se retirant.

Sire, je veille sur vous et sur votre sœur!

CHARLES.

Oh! ma bonne petite Henriette, pauvre ange gardien de la famille, combien je te remercie de ce que tu fais pour moi!... Où est notre mère? Comment se porte-t-elle?

HENRIETTE.

Ma mère? Elle t'attend, et elle va être bien heureuse de te revoir! Viens, viens! — Oh! monsieur de Bouchavannes, recevez tous les remerciements d'une mère et d'une sœur...

BOUCHAVANNES.

Allez! mais ne vous oubliez pas; songez que je n'ai plus qu'une heure et demie de faction, et que, si j'étais remplacé au moment où il faudra repasser par cette cour...

Ils sortent.

HENRIETTE.

Soyez tranquille. Viens, Charles, viens.

SCÈNE V

GEORGETTE, sur la terrasse de l'Orangerie. Bouchavannes montant sa garde de l'autre côté et ne pouvant ni la voir ni l'entendre.

GEORGETTE, à mi-voix.

Sire !.. Ah ! mon Dieu ! il ne m'entend pas ! et moi qui ne puis descendre... Sire ! (Elle casse une branche d'arbre, et frappe avec cette branche aux carreaux de la fenêtre du roi placée au-dessous d'elle :) Sire !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE ROI, ouvrant la fenêtre.

LE ROI.

C'est toi, Georgette ?

GEORGETTE.

C'est moi, Sire... — mais chut ! il y a une sentinelle là-bas.

LE ROI.

Je l'ai bien vue... cet imbécile de Guitaut qui va juste placer une sentinelle sous les fenêtres de mademoiselle de Mancini !

GEORGETTE.

C'est vrai, qui pouvait se douter de cela ! Mais il y a bien autre chose, Sire !

LE ROI.

Qu'y a-t-il ?

GEORGETTE.

Il y a que mon père vient de recevoir l'ordre de tenir l'O-

rangerie prête pour monsieur de Mazarin... c'est pour cela que j'ai pris la liberté de vous écrire, car c'est moi qui vous ai écrit. J'ai la clef, pour qu'il ne puisse pas y entrer, mais monsieur de Mazarin a une seconde clef.

LE ROI.

Et ton père où est-il?

GEORGETTE.

Il est allé chercher monsieur de Mazarin avec sa lanterne.

LE ROI.

Mais que diable monsieur de Mazarin vient-il faire à cette heure dans l'Orangerie?

GEORGETTE.

Ah! pour cela, je ne sais pas; mais il paraît qu'il y a donné rendez-vous à quelqu'un... monsieur Bernouin lui-même est venu prendre la clef.

LE ROI.

Comment ne m'as-tu pas dit cela, quand tu m'as vu entrer dans l'orangerie, car tu m'as vu entrer?

GEORGETTE.

Oui; je guettais, mais je ne le savais pas encore... chut!

LE ROI.

Quoi?

GEORGETTE.

On vient.

DE ROI.

Oui, deux hommes dont l'un porte une lanterne.

BOUCHAVANNES.

Qui vive?

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'HOMME A LA LANTERNE, MAZARIN.

L'HOMME A LA LANTERNE.

Fortune et Fontainebleau.

BOUCHAVANNES.

Passez.

MAZARIN.

Vous savez la consigne, mousou de Bouçavannes.

BOUCHAVANNES.

Son Éminence !

MAZARIN.

Vous savez ?

BOUCHAVANNES.

Oui, monseigneur; laissez entrer la personne...

MAZARIN.

Bien ! boune garde, mousou de Bouçavannes, bonne garde !

L'homme à la lanterne et Mazarin passent devant la fenêtre de l'Orangerie, qui se ferme à leur passage et se r'ouvre derrière eux.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors MAZARIN.

LE ROI.

C'est bien le cardinal ! Que faire ? si j'essaye de sortir, je vais le rencontrer à la porte !

BOUCHAVANNES, à lui-même se rapprochant.

Pourvu que le roi Charles II ne le rencontre pas !

GEORGETTE.

Sire, Sire, prenez garde!

LE ROI.

Eh! pardieu! je l'entends bien : il met la clef dans la serrure, il va entrer... Ah! ma foi, tant pis! personne ne me voit; la majesté royale est sauve.

Il enjambe le balcon.

GEORGETTE.

Sire, Sire, la sentinelle!

LE ROI.

Oh! quelle idée!

BOUCHAVANNES, *barrant la route avec son mousquet.*

Qui vive!

LE ROI.

Monsieur de Bouchavannes.

BOUCHAVANNES.

Qui vive?

LE ROI.

Je suis le Roi, monsieur... Votre chapeau, votre manteau, votre mousquet... c'est moi qui achèverai votre faction.

BOUCHAVANNES.

Ah! Sire!

LE ROI.

Le mot d'ordre.

BOUCHAVANNES.

Fortune et Fontainebleau.

LE ROI.

La consigne?

BOUCHAVANNES.

Laisser entrer la personne qui frappera trois coups à la petite porte du fond et qui dira : France et Espagne.

LE ROI.

Qui monte après vous?

BOUCHAVANNES.

Monsieur de Tréville.

LE ROI.

C'est bien, monsieur, rentrez dans votre chambre, et venez demain, à mon lever, chercher votre commission de capitaine.

BOUCHAVANNES.

Sire!

LE ROI.

Allez! (On ferme la porte de l'Orangerie.) Mais allez donc !

BOUCHAVANNES.

Oh! pauvre Charlotte!... Et madame Henriette et le roi Charles... Ah! ma foi, à la garde de Dieu.

Il s'éloigne.

UNE VOIX, dans la coulisse.

Georgette!

SCÈNE IX

LE ROI, GEORGETTE.

On entend la voix qui appelle de nouveau Georgette.

GEORGETTE.

Vous n'avez plus besoin de moi, Sire?

LE ROI.

Non.

GEORGETTE.

C'est mon père qui m'appelle.

LA VOIX.

Georgette!

LE ROI.

Va!

Elle disparait.

SCÈNE X

LE ROI, *seul.*

Monsieur de Bouchavannes résistait fort, ce me semble, à me transmettre sa consigne, et à me céder son mousquet. Avait-il quelque intérêt à monter sa faction tout entière? Nous le saurons bien... Mais c'est monsieur de Mazarin qui m'inquiète... Quelle affaire peut-il avoir dans l'Orangerie, à cette heure, et qui peut-il attendre? Ce n'est point pour espionner sa nièce, puisqu'il a fermé la fenêtre de l'Orangerie, et baissé les stores... N'importe, cela va maintenant devenir assez difficile, de faire savoir à Marie que je suis là.

SCÈNE XI

LE ROI, CHARLOTTE, *à la fenêtre de la tourelle.*

CHARLOTTE, *bas.*

Monsieur de Bouchavannes!

LE ROI, *se retournant.*

Hein?

CHARLOTTE.

Vous êtes là, n'est-ce pas?

LE ROI.

Oui... mais....

CHARLOTTE.

C'est moi, Charlotte... Les princesses sont couchées ; elles dorment, et me voici.

LE ROI, *à part.*

Ah ! la demoiselle d'honneur de la régente ! je comprends ;

Bouchavannes a sa mère près de madame Christine, et il a passé trois mois à la cour de Savoie.....

CHARLOTTE.

Eh bien, est-ce que je ne puis pas descendre ?

LE ROI.

Si fait.

CHARLOTTE.

Alors vous êtes seul ?

LE ROI.

Parfaitement seul.

CHARLOTTE.

Je descends.

LE ROI.

Bon ! je vais avoir des nouvelles fraîches de Turin.

CHARLOTTE, en scène.

Me voilà.

LE ROI.

Venez ici, dans l'ombre, Charlotte, afin qu'on ne nous voie point.

CHARLOTTE.

Oh ! que je suis contente de pouvoir causer un instant en liberté avec vous.

LE ROI.

Et moi, donc !

CHARLOTTE, lui donnant sa main à baiser.

Tenez.

LE ROI, à part.

Eh bien, mais les factions de nuit ne sont pas aussi désagréables que je l'avais cru jusqu'à présent.

CHARLOTTE.

Imaginez-vous que j'ai craint un instant d'être obligée de repartir sans avoir pu vous parler.

LE ROI.

Et pourquoi cela ?

CHARLOTTE.

Mais, parce que vous entendez bien que nous n'allons pas rester à Vincennes, n'est-ce pas ?

LE ROI.

Je ne comprends pas.

CHARLOTTE.

Comment vous ne comprenez pas, mais vous devez bien penser que nous avons fait un voyage inutile.

LE ROI.

Ah! oui, le roi....

CHARLOTTE.

Le roi est amoureux fou de mademoiselle de Mancini, voilà ! Vous savez qu'il est sérieusement question de mariage.

LE ROI.

Bah !

CHARLOTTE.

Oh, la Reine-mère est furieuse! elle dit que, si elle n'avait à faire qu'au Roi, elle en viendrait bien à bout, mais que c'est ce fourbe de monsieur de Mazarin qui mène toute l'intrigue. La régente Christine a passé toute la soirée dans les larmes. Dame, c'est bien naturel, elle croyait déjà sa fille reine de France.

LE ROI.

Et la princesse Marguerite?

CHARLOTTE.

Oh ! elle a fait semblant d'être fort triste.

LE ROI.

Comment, semblant?

CHARLOTTE.

Oui, mais....

LE ROI.

Mais?......

CHARLOTTE.

Mais, au fond, je la crois fort contente.

LE ROI.

Vraiment? oh! expliquez-moi cela! La princesse Marguerite est contente que le roi épouse mademoiselle de Mancini?

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu, mademoiselle de Mancini ou une autre... pourvu qu'il ne l'épouse pas, elle.

LE ROI.

Elle déteste donc le roi?

CHARLOTTE.

Non, mais elle en aime un autre.

LE ROI.

Bah?

CHARLOTTE.

Oui, la lettre de la reine Anne d'Autriche est venue tomber comme une bombe au milieu de ces amours. Ah! c'est là qu'il y a eu des larmes! presque autant que quand nous nous sommes quittés. (Elle donne son front à baiser au roi.) Cher Hector!

LE ROI, à part, l'embrassant.

Je comprends maintenant, pourquoi Bouchavannes ne voulait pas me céder sa place.

CHARLOTTE.

Plaît-il?

LE ROI.

Mais qui donc aime-t-elle?

CHARLOTTE.

La princesse?

LE ROI.

Oui.

CHARLOTTE.

Elle aime don Ranuce, le prince Farnèse, duc de Parme

et de Plaisance, près duquel mon grand-père est écuyer, comme vous savez.

LE ROI.

Non, je ne savais pas.

CHARLOTTE.

Oh! un beau jeune homme de vingt-huit ans, presque aussi beau que le roi.

LE ROI.

Et vous dites qu'elle préfère être duchesse de Parme à être reine de France? Elle n'est pas ambitieuse, au moins.

CHARLOTTE.

Dame, c'est bien naturel; elle aime le duc de Farnèse, et n'aime pas Louis XIV. Est-ce que, moi qui vous aime, je n'aimerais pas mieux être vicomtesse de Bouchavannes que duchesse de Parme, par exemple?

LE ROI.

Vraiment?

CHARLOTTE.

Ah! vous en doutez? C'est joli, après. .

LE ROI.

Après quoi?

CHARLOTTE.

Après ce que je fais pour vous ce soir.

LE ROI.

Mais si, cependant, le roi avait épousé la princesse Marguerite, le prince Farnèse...

CHARLOTTE.

Oh! le prince était bien décidé à la suivre à la cour de France, dût-il renoncer à sa principauté.

LE ROI.

Bon! heureusement, le prince Farnèse n'aura point à se déranger.

CHARLOTTE.

Oui, heureusement!

LE ROI.

Ah çà ! mais vous avez donc un intérêt au mariage du duc de Parme avec la princesse de Savoie ?

CHARLOTTE.

Un très-grand ! si la princesse Marguerite épouse le duc de Farnèse, notre mariage se fait.

LE ROI.

Comment cela ?

CHARLOTTE.

Le jour de son mariage, le duc Farnèse me donne cent mille livres comme cadeau de noces ; de sorte que, si, de votre côté, vous avez seulement une compagnie...

LE ROI.

Je l'ai.

CHARLOTTE.

Comment, vous l'avez ?

LE ROI.

Le roi me l'a promise ce soir, c'est comme si je l'avais.

CHARLOTTE.

Bon ! Et la permission de monsieur de Mazarin, le roi l'a-t-il ? Une compagnie, cela vaut quarante mille livres !

LE ROI.

Et moi, je vous dis que c'est comme si je l'avais, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! quel bonheur ! quel bonheur.

Elle saute au cou du roi et l'embrasse.

LE ROI, *à part.*

Ah çà ! mieux vaut être Bouchavannes que le roi, à ce qu'il me semble.

CHARLOTTE.

Chut !

LE ROI.

Quoi ?

CHARLOTTE.

Deux personnes qui viennent de ce côté.

LE ROI.

Oui, en effet... rentrez, Charlotte! rentrez!

CHARLOTTE.

Ainsi, vous croyez que le roi épousera mademoiselle de Mancini?

LE ROI.

Eh! eh! c'est probable.

CHARLOTTE.

Enfin, vous le croyez?

LE ROI.

C'est possible; mais en tout cas, il n'épousera pas la princesse Marguerite.

CHARLOTTE.

Non?

LE ROI.

Oh! non!

CHARLOTTE.

Alors la princesse épousera le duc de Farnèse?

LE ROI, *souriant.*

Je ferai ce que je pourrai pour cela.

CHARLOTTE.

Vous m'aimez donc toujours?

LE ROI.

Chut! on vient!

Il la repousse dans l'escalier de la tourelle.

SCÈNE XII

LE ROI, HENRIETTE, CHARLES.

LE ROI, *leur barrant le passage.*

Qui vive?

HENRIETTE, *s'avançant.*

Est-ce que vous ne nous reconnaissez pas, monsieur de Bouchavannes?

LE ROI.

Si! si! (*A part.*) Henriette, ma cousine. Et avec qui est-elle donc là?

CHARLES.

Monsieur de Bouchavannes, je vous remercie, car c'est à vous que je dois l'une des plus douces heures que j'aie passées depuis bien longtemps!

LE ROI, *à part.*

Charles II... Charles II.

CHARLES.

J'avais donné à monsieur de Mazarin ma parole de ne voir ni le roi Louis XIV, ni la reine Anne d'Autriche; mais je ne lui avais point promis de ne revoir ni ma mère ni ma sœur. J'ai eu cette joie de les revoir et de les embrasser toutes deux, et c'est à vous que je le dois.

HENRIETTE.

Et croyez bien ceci, mon cher monsieur de Bouchavannes, c'est que, si l'on apprenait jamais ce que vous avez fait pour nous; c'est que si l'on voulait vous punir de votre compassion pour de pauvres exilés, j'irais me jeter aux pieds de mon cousin Louis, qui est si bon, afin qu'il ne vous arrivât point malheur.

LE ROI.

Merci. (*A part.*) Chère petite Henriette!

CHARLES.

Au revoir, donc, monsieur, et que Dieu vous garde! Viens chère petite sœur, afin que je ne te quitte qu'au dernier moment. Hélas! je regrette bien de ne pas avoir vu le roi!...

Charles et Henriette s'avancent vers le fond; le roi se tient de manière à entendre ce qu'ils disent.

LE ROI, *à part.*

Il regrette de ne m'avoir point vu!

HENRIETTE.

Explique-moi toujours ce que tu voulais lui demander, frère, et peut-être l'occasion se présentera-t-elle...

CHARLES.

Ecoute bien ceci, petite sœur, quoique cela soit bien grave et bien sérieux pour toi...

HENRIETTE.

Je ne sais si, un jour, je redeviendrai joyeuse et gaie; mais je sais que jusqu'ici, le malheur m'a faite assez sérieuse et assez grave pour exécuter ce que tu peux me dire.

CHARLES.

Eh bien, il y a un homme qui, maintenant que monsieur Cromwell est mort, tient dans sa main les destinées de l'Angleterre ; il n'a qu'un mot à dire pour renverser monsieur Richard Cromwell et m'élever sur le trône ; cet homme est en Écosse, il a une armée, et si j'avais eu un million, j'aurais peut-être eu cet homme.

HENRIETTE.

Un million ! Oh ! mon Dieu, monsieur de Mazarin qui en a tant de millions !.... Et comment s'appelle cet homme ?

CHARLES.

Il s'appelle monsieur Monk. Peut-être, quoique la chose soit assez improbable, peut-être mon cousin Louis eût-il pu me prêter ce million, et, alors, pauvres exilés, il y avait une chance que notre fortune changeât, et que nous redevinssions, moi, un vrai roi, et toi, une vraie princesse royale.

HENRIETTE.

Et peut-être alors aussi, mon cousin Louis, que j'aime tant, et qui ne me regarde même pas, eût-il fait attention à la pauvre Henriette.... Ah !

LE ROI, à part.

Tiens !... Ah ! chère cousine, et moi qui ne me doutais pas de cela !

CHARLES.

Allons, il faut se quitter.... Ah ! demain va recommencer l'exil, qu'un instant j'ai cru fini ce soir..... Adieu, sœur !

HENRIETTE.

Adieu, Charles ! adieu !

CHARLES.

Que je t'embrasse encore, une fois pour toi, une fois pour ma mère.... Ah ! si jamais je redeviens roi, comme je tâcherai de lui faire oublier ce qu'elle a souffert !

HENRIETTE.

Et moi, je vais tâcher de lui faire attendre moins douloureusement l'instant où tu seras roi !... Adieu !

CHARLES.

Adieu !...

Il sort. — Henriette referme la porte sur lui.

SCÈNE XIII

LE ROI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah ! monsieur Bouchavannes, croyez bien que je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour nous.

Elle sort.

SCÈNE XIV

LE ROI, CHARLOTTE, à la fenêtre de la tourelle.

LE ROI.

Pauvre Charles ! pauvre Henriette !.... Ah ! c'est une triste et sombre besogne que celle de la politique, surtout quand

on la fait comme monsieur de Mazarin ! Ainsi, chacun a sa somme de désirs dans ce monde : monsieur Molière désire un privilége, Bouchavannes sollicite une compagnie ; Charlotte demande cent mille livres ; Charles II a besoin d'un million ; Henriette, pauvre petite Henriette, c'est la seule peut-être qui n'aura point ce qu'elle désire. Ah ! monsieur de Bouchavannes, ma foi, pour le service que vous me rendez, ce n'est point une compagnie que je devrais vous donner, c'est un régiment. (Apercevant Charlotte à la fenêtre.) Comment, vous êtes là ?

CHARLOTTE.

Je vous ai dit que je vous aimais toujours ; j'attends que vous me disiez que vous m'aimez encore.

LE ROI, à part.

Allons, je n'y échapperai pas. (Haut.) Plus que jamais !

CHARLOTTE.

Et, si vous avez votre compagnie, vous m'épouserez ?

LE ROI.

Oui.

CHARLOTTE.

Même quand je n'aurais pas mes cent mille livres.

LE ROI.

Même quand vous ne les auriez pas.

CHARLOTTE.

Oh ! que vous êtes gentil ! Oh ! que je vous aime !... A demain.

LE ROI.

A demain !.. (A part.) Ah ! ma foi, tant pis ! monsieur de Bouchavannes, vous voilà marié !

Charlotte disparaît ; le roi reste seul. — Minuit sonne.

SCÈNE XV

LE ROI, *seul.*

Minuit déjà ! jamais faction n'aura paru plus courte... Ah çà ! mais je n'ai pas même eu le temps de faire savoir à Marie que je suis là... Bon ! voilà qu'on vient me relever.

SCÈNE XVI

LE ROI, GUICHE, *en mousquetaire*, DEUX MOUSQUETAIRES.

GUICHE.

Le mot d'ordre ?

LE ROI.

Fortune et Fontainebleau.

GUICHE.

La consigne?

LE ROI.

Laisser entrer... Ah çà ! mais depuis quand êtes-vous donc dans les mousquetaires, monsieur de Guiche ?

GUICHE.

Le roi !

LE ROI.

Remontez chez vous, et gardez-y les arrêts jusqu'à nouvel ordre, monsieur ; je ferai votre faction, comme j'ai fait celle de monsieur de Bouchavannes.

GUICHE.

Mais, Sire...

LE ROI.

Remontez chez vous, et pas un mot! ni vous, messieurs, vous entendez?

TOUS, s'inclinant.

Sire!

Ils sortent.

SCÈNE XVII

LE ROI, seul.

Monsieur de Guiche déguisé en mousquetaire! Que venait faire ici monsieur de Guiche sous ce déguisement? Ce soir, je l'ai vu s'approcher deux fois de Marie, deux fois il lui a parlé; une fois même, il m'a semblé que leurs mains se touchaient, et, cependant, j'avais repoussé tout soupçon, et Dieu sait qu'en venant ici, je n'avais nullement l'intention de l'épier; mais m'y voilà sous le déguisement qu'avait pris le comte... Allons jusqu'au bout, quelque douleur qui me soit réservée; peut-être y a-t-il un enseignement suprême dans ce qui me reste à apprendre, peut-être allais-je commettre quelque grande faute que Dieu veut m'épargner!.. Il m'a semblé entendre le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait... Non... si... c'est la fenêtre de Marie. Voyons, attendons et n'oublions pas que, du moment où il remplace monsieur de Tréville, c'est le comte de Guiche qui monte la garde de minuit à deux heures du matin.

SCÈNE XVIII

LE ROI, MARIE, à sa fenêtre.

MARIE.

Vous êtes là, monsieur de Guiche?

LE ROI.

Oui! (*A part.*) Oh! c'était bien lui qu'elle attendait!

MARIE.

Armand!

Le roi s'approche.

LE ROI, *de même.*

Ah! par ma foi, puisque tout le monde ici me trompe, combattons au moins à armes égales. Me voici!

MARIE.

Monsieur de Tréville a donc consenti à vous céder sa place?

LE ROI.

Et vous, Marie, vous avez donc consenti à m'accorder cette faveur que je sollicitais de vous avec tant d'instances?

MARIE.

Oui, Armand; car j'ai pensé qu'une double explication était absolument nécessaire entre nous, et que le moment était venu où je ne devais pas plus vous tromper pour le roi que tromper le roi pour vous. Depuis que le roi s'occupe de moi, comte, et particulièrement hier au Louvre, ce matin à la chasse, ce soir chez monsieur de Mazarin, vous m'avez fait frémir vingt fois avec vos jalousies.

LE ROI.

Mais, en effet, n'ai-je point quelques raisons d'être jaloux, Marie?

MARIE

Oui, mais plus vous avez de raisons d'être jaloux, Armand, moins, si vous m'aimez réellement, si vous m'aimez pour mon bonheur, si vous m'aimez pour mon avenir, moins vous devez le paraître..... Je vous ai accordé ce rendez-vous parce que je ne veux pas, parce que je ne dois pas souffrir que cette double intrigue aille plus loin... Ou rendez moi ma parole, comme, dans les circonstances où nous sommes, doit le faire tout bon gentilhomme; ou dites-moi nettement :

« J'ai votre parole, Marie ; vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous me l'avez écrit ; j'exige de vous que vous fassiez à cette parole le sacrifice de l'amour du roi et de l'avenir que cet amour peut vous promettre ! » S'il s'agissait pour moi, aujourd'hui, d'être simplement la maîtresse du roi Louis XIV, je crois que vous n'auriez point à hésiter, et que je n'aurais aucun droit au sacrifice que je vous demande ; mais le roi m'aime sérieusement, il m'aime au point de faire de moi sa femme. Je n'ai pas encore sa parole ; mais il est tout près de me la donner et, s'il me la donne, il la tiendra ! Vous savez ce que dit mon oncle : « Il y a dans le roi de l'étoffe pour quatre rois et un honnête homme ! » Armand, voudriez-vous arracher la couronne de France d'un front où vous eussiez voulu, disiez-vous, mettre la couronne du monde ?

LE ROI.

Mais alors, Marie, vous aimez donc le roi ?

MARIE.

Ecoutez-moi, Armand, et croyez que la haute position à laquelle je suis près d'atteindre reste en dehors de ce que je vais vous dire. Je ne vous parle point ici du fils de Louis XIII, du petit-fils d'Henri IV, de celui qui commande à vingt-cinq millions d'hommes ; je vous parle d'un beau, noble, séduisant gentilhomme qui, fût-il simple comte ou simple baron, aurait encore en lui, dans sa jeunesse, dans sa grâce et dans sa courtoisie, tous les avantages qui peuvent séduire une femme. Il ne serait pas étonnant que mon cœur, entraîné vers vous d'abord, hésitât maintenant entre le roi et vous ; mais, à ce que je viens de vous dire, ajoutez ceci : Le roi est le roi, et je vous le répète, il s'est presque engagé à m'épouser. Armand, ne me faites pas repentir toute ma vie du sentiment que vous m'avez inspiré ; vous savez mieux que personne le peu de pas que nous avons fait sur le chemin de cet amour. Je ne vous ai jamais accordé que d'innocentes faveurs ou de fugitives promesses..... Armand, rendez-moi mes lettres, tenez, comme je vous rends les vôtres ;

quittez la cour sous le premier prétexte venu ; cessez d'exciter la jalousie du roi ; souvenez-vous de sa rupture avec mademoiselle d'Argencourt lorsqu'il lui a été prouvé qu'elle avait aimé Chamarante. Laissez-moi accomplir ce merveilleux destin ; permettez que je suive cette fortune qui doit laisser si loin d'elle la fortune de mes sœurs, tant de fois jalousées par moi, et je vous bénirai Armand et, plus encore, je vous aimerai comme mon véritable, comme mon meilleur ami!

LE ROI.

Merci, Marie, vous m'aviez promis d'être franche, et ma bonne fortune veut que vous l'ayez été. J'étais venu ici plein de joie et d'espérance : Marie, vous venez de briser mon bonheur, de souffler sur cette première flamme de la jeunesse que la même femme presque toujours allume et éteint! Marie, ne m'en veuillez pas de ma promptitude à vous obéir. Je suis comme le roi, je ne veux point d'amour partagé; il me faut à moi, la double virginité du cœur et de l'âme... Marie, Marie, je vous le dis avec des larmes plein les yeux, à partir de ce moment, vous êtes libre!

MARIE.

Armand!

LE ROI.

Adieu, Marie!.... Demain, vous aurez vos lettres, et celui dont vous craignez la présence, celui dont l'amour a osé entrer en lutte avec l'amour d'un roi, celui dont la jalousie n'a pas craint de vous menacer, celui-là aura quitté la cour.

On frappe trois coups à la petite porte.

MARIE, *essayant de lui prendre la main.*

Armand!

LE ROI, *repoussant la main de Marie.*

Un homme que votre oncle attend dans l'Orangerie frappe à cette porte; Marie, je suis de garde, et ma consigne est de lui ouvrir. Rentrez chez-vous et refermez votre fenêtre; je désire, comme vous devez le désirer vous-même, que personne autre que moi ne vous voie et ne vous entende.

MARIE.

Et demain j'aurai mes lettres?

LE ROI.

Vous les aurez, foi de gentilhomme.

MARIE.

Merci !

Elle referme la fenêtre.

SCÈNE XIX

LE ROI, seul.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu! Est-ce pour mon bonheur, est-ce pour mon désespoir que vous venez d'arracher ce voile de dessus mes yeux?... (On frappe.) Mais on frappe pour la seconde fois.... Oui, oui, j'entends, et j'y vais!

SCÈNE XX

LE ROI, PIMENTEL.

LE ROI.

Vous êtes la personne qu'attend le cardinal de Mazarin?

PIMENTEL.

Oui.

LE ROI.

Vous avez le mot de passe alors?

PIMENTEL.

Espagne et France.

LE ROI.

Et vous apportez des nouvelles de Madrid?

PIMENTEL.

Des plus importantes!

LE ROI.

La reine d'Espagne est accouchée?

PIMENTEL.

Oui.

LE ROI.

D'un garçon ou d'une fille?

PIMENTEL.

Mais, monsieur, ce secret ne doit être confié qu'au cardinal.

LE ROI.

Oh! j'espère, cependant, que vous aurez la bonté de me le dire, à moi, avant de le lui dire, à lui.

PIMENTEL.

Et qui êtes-vous pour parler sur ce ton à l'ambassadeur d'Espagne?

LE ROI.

Je suis le roi de France, monsieur!

PIMENTEL.

Oh! que d'excuses, Sire!... Mais comment vous reconnaître sous ce déguisement?

LE ROI.

J'ai un ordre à donner au capitaine des gardes qui fait sa ronde de nuit; allez m'attendre sous cette voûte, monsieur; nous reprendrons la conversation chez moi.

Pimentel s'incline et s'éloigne.

SCÈNE XXI

LE ROI, GUITAUT, et QUATRE HOMMES, PIMENTEL, sous la voûte.

LE ROI.

Venez ici, monsieur Guitaut. (Levant son chapeau.) Vous me reconnaissez?

Un homme éclaire le visage du roi avec une lanterne.

GUITAUT.

Le roi!... Sa Majesté a-t-elle quelque ordre à me donner?

LE ROI.

Vous arrêterez à l'instant monsieur le comte de Guiche... Me voici, monsieur Pimentel.

Il disparaît avec l'ambassadeur d'Espagne.

SCÈNE XXII

GUITAUT, et ses QUATRE HOMMES.

GUITAUT.

Ah! le roi est donc réellement roi, enfin!

LE SERGENT.

Comment cela, capitaine?

GUITAUT.

Il vient de m'ordonner d'arrêter monsieur le comte de Guiche.

ACTE CINQUIÈME

CHEZ LE ROI

SCÈNE PREMIÈRE

MONGLAT, DANGEAU, VILLEQUIER,
COURTISANS, attendant le lever du roi.

MONGLAT, tirant sa montre.

Huit heures cinq minutes... Messieurs, le roi est en retard pour le conseil des ministres. Il faut qu'il y ait indisposition de Sa Majesté.

VILLEQUIER.

Ou, ce qui est encore plus probable, que Sa Majesté soit avec son agent secret.

DANGEAU.

Cela ne m'étonnerait pas ! J'ai vu entrer ce matin au château un homme dont la figure m'est complétement inconnue.

VILLEQUIER.

Quel âge ?

DANGEAU.

De trente-quatre à trente-six ans, l'œil noir, la figure triste, des moustaches.

VILLEQUIER.

Vous qui le connaissez, Monglat.

MONGLAT.

Qui?

VILLEQUIER.

L'agent secret! Son signalement correspond-il à celui que donne Dangeau?

MONGLAT.

Oui et non, messieurs. L'agent secret de Sa Majesté, pour ne pas être reconnu, change trois ou quatre fois d'âge, de visage et de costume par jour, et le double par nuit.

DANGEAU.

Mais il ne dort pas?

MONGLAT, gravement.

Très-peu! Cette faculté, jointe à une excessive activité, permet à cet homme extraordinaire de remplir avec autant d'exactitude que de persévérance le fatigant métier qu'il a entrepris.

VILLEQUIER.

Alors vous croyez, Monglat, que c'est lui qui est avec le roi?

MONGLAT.

Je n'affirme point; mais comme le roi m'a demandé, hier au soir, une clef des portes extérieures du château, je ne doute point qu'il ait, ce matin, une foule de nouvelles et de secrets à nous dire.

DANGEAU.

Messieurs, en fait de nouvelles, vous savez que les deux dames qui sont arrivées hier incognito à Vincennes ne sont autres que madame la duchesse de Savoie et la princesse Marguerite, sa fille?

MONGLAT.

Je le savais!.. c'est moi qui leur ai envoyé des voitures jusqu'à Orléans.

VILLEQUIER.

En fait de secrets, vous savez que monsieur Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, est sorti de chez le roi à deux heures de la nuit.

MONGLAT.

Je le savais!.. c'est moi qui l'ai attendu à la grille d'honneur et qui l'ai introduit dans la chambre du roi.

DANGEAU.

Tout cela est moins étonnant, messieurs, que l'arrestation de monsieur de Guiche, opérée ce matin à quatre heures par Guitaut.

VILLEQUIER.

Impossible. Guiche, le favori du roi?

MONGLAT.

Je le savais. Cette nouvelle, je vous la donne comme certaine. C'est moi qui ai été réveiller Guitaut; le bonhomme a même le sommeil très-dur!

DANGEAU.

Tout cela explique comment Sa Majesté est de dix minutes en retard, messieurs.

MONGLAT, tirant sa montre.

De onze minutes et demie... Aussi, je le répète, sans doute se passe-t-il quelque chose de grave.

SCÈNE II

LES MÊMES, MOLIÈRE, puis LE DUC D'ANJOU.

MOLIÈRE.

Messieurs, Sa Majesté n'est pas encore de retour; mais, avant de partir, elle m'a chargé de vous dire qu'elle n'aura pas de petit lever ce matin; elle désire cependant que per-

sonne ne s'éloigne, ayant, dit-elle, une communication importante à faire à la cour.

VILLEQUIER.

Qui donc est celui-là?

DANGEAU.

Justement l'homme que j'ai vu entrer ce matin à Vincennes.

MONGLAT.

C'est tout simplement le nouveau valet de chambre de Sa Majesté, monsieur Molière, le fils du vieux Poquelin, tapissier de la couronne; c'est un comédien que le roi a pris en amitié, on ignore pourquoi. Je sais cela parce que Bontemps, le valet de chambre ordinaire du roi, a refusé hier de faire le lit de Sa Majesté avec le nouveau venu, sous prétexte qu'il ne familiarisait pas avec un histrion. Je vous réponds du fait. Bontemps est venu consulter là-dessus ma grande connaissance de l'étiquette.

DANGEAU.

Et vous avez donné tort ou raison à Bontemps.

MONGLAT.

Je lui ai donné tort; il y a un édit du roi Louis XIII, en date du 16 avril 1641, défendant que l'état d'acteur puisse être imputé à blâme.

MOLIÈRE.

Vous avez entendu, messieurs?

MONGLAT.

Vous direz au roi, monsieur Molière, que nous nous tenons à sa disposition, selon ses ordres.

Ils s'éloignent un peu. D'Anjou entre.

TOUS, saluant.

Monseigneur !..

LE DUC D'ANJOU, à Molière.

Mon frère n'est pas ici?

MOLIÈRE.

Non, monseigneur... mais vous semblez contrarié.

LE DUC D'ANJOU.

Il y a de quoi! Voyons, monsieur le poëte, vous avez, puisque vous faites des comédies, la prétention de connaître la nature humaine?

MOLIÈRE.

Monseigneur, on ne la connaît jamais complétement, c'est pour cela qu'il faut l'observer toujours.

LE DUC D'ANJOU.

N'importe, essayez de deviner ceci : Le cardinal de Mazarin m'ayant donné trente mille livres, qu'a-t-il pu se passer dans son esprit?

MOLIÈRE.

Avant ou après?

LE DUC D'ANJOU.

Après?

MOLIÈRE.

Après, monseigneur. Son Éminence a dû passer par trois sentiments différents : l'étonnement, le regret et le désir de rentrer dans ses trente mille pistoles, si ce n'est dans le double ou le triple.

LE DUC D'ANJOU.

Pas mal, monsieur l'observateur. Mais quel moyen a-t-il employé pour rentrer dans son argent?

MOLIÈRE.

Il y est donc arrivé?

LE DUC D'ANJOU.

Parfaitement; c'est pour cela que vous me voyez si mélancolique.

MOLIÈRE.

Dame! monseigneur, je ne saurais dire. Je ne suis qu'un petit poëte, et monsieur le cardinal est un grand politique.

LE DUC D'ANJOU.

Eh bien, monsieur Molière, il m'a regagné au jeu mes

trente mille livres, et quand ma poche a été veuve de son dernier écu, quand j'ai voulu jouer sur parole, il m'a dit : « Fi, que cela est laid, monsignor, d'être déza zoueur à votre âze. » Et, me saluant le plus respectueusement du monde, il est rentré dans ses appartements.

MOLIÈRE.

Ce qui prouve, monseigneur, que l'imagination est bien peu de chose auprès de la réalité.

LE DUC D'ANJOU.

N'importe; tâchez de mettre cela dans une comédie, et je vous promets de battre tellement des mains qu'il faudra que tout le monde applaudisse et que le cardinal se cache. — Ah ! le voilà. Je ne veux pas le voir.

SCÈNE III

MOLIÈRE, MAZARIN, entrant avec LE TELLIER, LYONNE, LE SURINTENDANT DES FINANCES, LE DUC DE GRAMMONT, LE DUC DE VILLEROI, LE MARQUIS DE MONGLAT.

MAZARIN, à Molière.

Bonjour, monsous, bonjour... Molière. Bonzour, monsou Molière. (Aux ministres.) Prenez place, messous. Vous savez pour quelle cause vous êtes rassemblés. Sour la présentation de monsou le sourintendant des finances, des édits ont été signés par Sa Majesté. Il s'agissait de nouvelles taxes que rendaient indispensables les besoins de l'État. Avant-hier, le Parlement, intimidé sans doute par la présence dou roi, a proumis de les enrezistrer ; mais hier et auzourd'hui le Parlement revient, à ce qu'il paraît, sur sa proumesse, et en ce moument il y a grande assemblée de ces monsous. Que faut-il faire?

GUITAUT.

Il faut arrêter le Parlement et le fourrer à la Bastille.

MAZARIN.

Qui a parlé là-bas?

GUITAUT, s'avançant.

Moi, morbleu!

MAZARIN.

Ah! c'est vous, mon cer Guitaut? bonzour, Guitaut.

GUITAUT.

Que l'on me charge de l'opération et elle sera bientôt faite.

MAZARIN.

Messous, vous avez entendou la proupousition de Guitaut. Qu'en dites-vous?

LE TELLIER.

Le Parlement est un corps avec lequel il faut compter, il nous l'a appris, monseigneur.

LYONNE.

Il a le droit de remontrance.

LE SURINTENDANT.

Oui, mais je nie qu'il ait droit de refus.

GRAMMONT.

Messieurs, voici ce que je propose.

MAZARIN.

Écoutez Monsou le douque de Grammont, c'est oun homme d'esprit.

GRAMMONT.

Je remercie Votre Éminence. Le compliment est d'autant plus flatteur qu'elle s'y connaît.

Bruit, rumeurs dans les antichambres.

MAZARIN.

Silence!

GRAMMONT.

Voici donc ce que je propose.

Le bruit et le mouvement augmentent.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONGLAT, entrant vivement.

Le roi... messieurs.

TOUS.

Le roi!

La porte se démasque. Le roi paraît en habit de chasse rouge, le feutre sur la tête, de grandes bottes aux jambes et le fouet à la main. — Derrière lui, la jeune cour faisant opposition par le costume avec l'ancienne. Saint-Aignan, le marquis de Villeroi, le comte de Guiche.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE ROI, LE DUC D'ANJOU, LE COMTE DE GUICHE, LE MARQUIS DE VILLEROI, SAINT-AIGNAN.

LE ROI.

Salut, messieurs! Il y a conseil, à ce qu'il paraît?

MAZARIN.

Sire, Voutre Mazesté nous voit occoupés à délibérer sur cette réounion du Parlement et à cercer oun moyen d'oubtenir de ces messieurs l'enrezistrement des édits.

LE ROI.

Inutile, messieurs; les édits sont enregistrés.

TOUS.

Enregistrés?

MAZARIN.

Et qui donc a fait ce miracle, Sire?

LE ROI.

Moi, monsieur le cardinal.

MAZARIN.

Mais comment Sa Mazesté a-t-elle pou oubtenir?...

LE ROI, descend.

J'ai été moi-même au Parlement.

MAZARIN.

Et Voutre Mazesté a prounoncé oun beau discours?

LE ROI.

J'ai dit : Je veux!

Il jette son fouet sur la table.

MAZARIN.

Diavolo!

LE ROI.

Allez, messieurs... allez... (Aux courtisans.) Vous pouvez vous retirer, messieurs; vous aussi, monsieur le cardinal, mais revenez tout à l'heure... Restez, Guitaut. Restez, monsieur Molière.

Tous sortent.

D'ANJOU, au roi.

Le cardinal a l'air furieux. Je suis enchanté. Bravo, Louis. Te voilà enfin roi. Laisse-moi être le premier à te complimenter. (Il lui saute au cou et l'embrasse.) Dis donc, puisque tu as fait enregistrer tout seul les édits, tu toucheras toi-même les impôts. Tu me rendras mes trente mille livres; monsieur Molière te contera cela. (Avec le plus grand respect.) Sire, j'ai bien l'honneur...

Il s'en va en riant et en courant.

SCÈNE VI

LE ROI, GUITAUT, MOLIÈRE.

LE ROI, à Guitaut.

Qu'a-t-il dit quand vous l'avez arrêté?

GUITAUT.

Ce qu'ils disent tous : « Je ne sais pas pourquoi Sa Majesté... » Mais lorsque je lui ai demandé les lettres de la personne qui lui renvoyait les siennes, il a paru comprendre et il m'a remis ce paquet sans difficulté.

LE ROI.

C'est bien, Guitaut. Dites à monsieur de Guiche qu'il est libre, mais à la condition de rejoindre l'armée à l'instant même.

GUITAUT.

Les ordres de Sa Majesté seront ponctuellement accomplis.

Il salue et sort.

SCÈNE VII

LE ROI, MOLIÈRE.

LE ROI, à Molière.

Voici la liste des personnes que je veux recevoir ce matin. Depuis vingt-quatre heures, grâce au conseil que vous m'avez donné, les choses ont si rapidement marché, que la comédie dans laquelle je vous ai donné le rôle de mon conseiller, touche à son dénouement. Vous en avez vu le commencement, monsieur Molière, vous en verrez la fin.

MOLIÈRE.

Cette comédie achevée, oserais-je demander à Sa Majesté la

permission de me retirer et de reprendre ma vie de théâtre. Honoré dans les coulisses, je suis méprisé dans les antichambres du palais. Par exemple, si le roi a mal dormi cette nuit, il a attribué cette insomnie à la façon dont son lit était fait.

LE ROI.

Oui, je sais cela, monsieur Molière ; Bontemps a refusé de faire mon lit avec vous. Cette erreur de mon vieux Bontemps, je la prends pour moi et je la réparerai aujourd'hui même. Veuillez faire dire à mademoiselle de Mancini que je désire lui parler.

Molière sort.

SCÈNE VIII

LE ROI, seul.

Il tombe accablé dans un fauteuil.

Oh ! Louis ! Louis !... tu as voulu être roi et tu ne peux pas même être un homme. Comment porteras-tu le fardeau d'un empire, toi, qui ne sais point porter le poids d'une douleur? Voici ses lettres... les lettres de Marie adressées à un autre que moi... je ne les ai point lues, je ne les lirai point, mais sans doute ce qu'elle m'a écrit, à moi, avant de me l'écrire elle le lui écrivait, à lui !... A chacun de nous elle a dit et redit, elle a répété ces trois mots doux et terribles, ce mensonge perpétuel, avec lequel la femme nous berce, de notre naissance à notre tombe : *Je vous aime*. (Avec douleur.) Oh ! mais qui sait si ce n'est pas ce que j'ai entendu cette nuit qui m'a décidé à être roi ce matin... Merci, Marie, vous avez peut-être plus fait pour la couronne de France que toute la politique de votre oncle. — On vient... Henriette ; autre cœur saignant ! Celui-là du moins je puis le guérir.

SCÈNE IX

LE ROI, HENRIETTE, puis MOLIÈRE.

HENRIETTE.

Sire !

LE ROI.

Venez ici, chère Henriette, et regardez-moi.

HENRIETTE.

Oh ! mon Dieu ! Sire, savez-vous que si votre regard n'était pas si bon et votre voix si affectueuse, savez-vous que j'aurais grand'peur ?

LE ROI.

Et pourquoi cela ?

HENRIETTE.

Vous avez désiré me voir ce matin, me voir seule, me parler en particulier, que pouvez-vous avoir à dire à une pauvre enfant comme moi ?

LE ROI, *la regardant avec une grande tendresse.*

J'ai à vous dire que je trouve beau et grand, ma chère Henriette, quand un frère est détrôné, proscrit, fugitif, quand un ordre injuste et tyrannique le force à quitter le pays qui devait être sa seconde patrie, de lui adoucir au moins par des caresses et des larmes, — hélas ! pauvre enfant, c'est tout ce que vous avez à lui donner ! — de lui adoucir au moins, comme vous avez fait cette nuit, l'heure cruelle du départ.

HENRIETTE.

Mais comment savez-vous, Sire, que cette nuit...

LE ROI.

Je sais cela comme je sais tout ce que je dois savoir — comme je sais encore...

HENRIETTE.

Quoi ?

LE ROI.

Que vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas — du moins comme vous méritez d'être aimée.

HENRIETTE.

Sire! ce secret... je ne l'ai jamais confié à personne. Seules mes insomnies, seules mes larmes, seules mes prières ont été mes confidentes, et vous me savez trop fière, trop orgueilleuse pour vouloir faire pitié, même lorsque je souffre à la fois dans ma dignité de fille de roi et dans mes rêves de femme. Ah! Sire, oubliez ce secret que vous avez surpris, pour que j'oublie l'humiliation que vous me faites subir.

LE ROI.

Chère Henriette, ne désespérez pas. Qui sait ce que l'avenir nous garde. En attendant, songez que vous n'avez pas de meilleur ami, de vous et de votre famille, que moi. Et puisque je sais tout ce qui s'est passé cette nuit entre votre frère et vous, prenez ce million dont il a besoin et faites-le-lui passer. Je veux, s'il remonte sur le trône, qu'il ne le doive qu'à moi. Que votre frère me pardonne seulement de faire si peu maintenant; peut-être, plus tard, ferai-je davantage.

HENRIETTE.

Oh! merci, merci!

LE ROI.

Allons, chère Henriette, ne perdez pas de temps... Votre frère devait partir ce matin; j'espère qu'il n'est pas encore parti.

HENRIETTE.

Oh! permettez-vous que j'aille moi-même...

LE ROI.

Je le désire.

Il la conduit jusqu'à la porte.

HENRIETTE.

Que vous êtes bon!

MOLIÈRE, annonçant.

Mademoiselle de Mancini.

HENRIETTE, en sortant.

Ah! Louis, je comprends pourquoi vous avez hâte que j'aille retrouver mon frère. Que tout le bien que vous lui aurez fait, compense le mal que vous venez de me faire.

Elle sort.

SCÈNE X

LE ROI, puis MARIE, introduite par MOLIÈRE.

LE ROI, seul.

Allons, mon cœur, trempe-toi comme l'acier, épure-toi comme le diamant.

MARIE.

Vous m'avez fait demander, Sire?

LE ROI.

Oui, Marie. Je voulais vous apprendre moi-même ce que, après ce qui s'est passé entre nous, je ne voulais pas vous faire savoir par un autre. C'est la dernière preuve d'estime et d'amitié que je vous aurai donnée et c'est la première aussi dont mon cœur aura souffert.

MARIE.

Que voulez-vous dire?

LE ROI.

Vous allez retourner en Saintonge, Marie, avec votre sœur Hortense.

MARIE.

Et quand reviendrai-je, Sire?

LE ROI.

Quand je serai marié, je vous le ferai savoir.

MARIE.

Quand vous serez marié! je rêve, Sire. Avez-vous donc oublié ce que vous me disiez hier?

LE ROI.

Pas plus que je n'ai oublié ce que vous disiez cette nuit au comte de Guiche.

MARIE.

Cette nuit. Mais, Sire, on vous a trompé.

LE ROI.

Oh! ne mentez pas, Marie! je sais tout. Rappelez-vous, dans tous les détails, la nuit qui vient de s'écouler. Où étiez-vous un peu après minuit? Pour qui s'ouvrait cette fenêtre de votre chambre qui donne sur la cour de l'Orangerie? Qui attendiez-vous à cette fenêtre? Qui s'en est approché?... Qui a causé un quart d'heure avec vous?.. A qui avez-vous remis ces lettres? A qui avez-vous redemandé les vôtres?

MARIE.

Oh! mon Dieu!

LE ROI.

A monsieur de Guiche, n'est-ce pas?

MARIE.

Malheureuse! oui, à monsieur de Guiche.

LE ROI.

Non, Marie, non, vous vous trompez. L'homme à qui vous avez parlé cette nuit, ce n'était pas monsieur de Guiche, c'était moi qui avais pris sa place.

MARIE.

Alors, Sire, si c'était vous, vous savez que je ne suis pas coupable, vous savez comment je parlais à monsieur de Guiche, vous savez comment je parlais de vous, vous savez que je ne l'ai jamais aimé, et vous savez que je vous aime.

LE ROI.

Je sais que vous aviez reçu des lettres de lui que vous lui aviez rendues, et qu'il a reçu des lettres de vous que voici.

MARIE.

Lisez-les, Sire, et vous saurez...

LE ROI.

Je sais que la femme de César ne doit pas être soupçonnée.

MARIE.

Vous immolez votre amour à votre orgueil, et vous brisez mon cœur en même temps. Bien. Que votre volonté soit faite. Vous êtes le maître ; vous êtes le roi. Mais moi qui vais souffrir, qui vais mourir peut-être de votre abandon, j'ai le droit de vous dire, une dernière fois, que je n'ai rien à me reprocher et que je vous aimais de toute mon âme ; que cet amour pour monsieur de Guiche n'était de ma part qu'un rêve d'enfant ; seulement ce rêve vous sert de prétexte !... Vous me sacrifiez, non pas à votre jalousie, mais à cette cruelle divinité des rois qu'on appelle la raison d'État... Vous me repoussez de votre cœur, non point parce que j'en aime un autre, vous savez bien que c'est vous seul que j'aime, mais parce que je ne suis ni sœur, ni fille de roi...

LE ROI.

Marie !

MARIE.

Oh ! écoutez-moi, ce sont mes dernières paroles, c'est mon testament d'amour... Vous avez donc cru devoir agir ainsi, et vous ne vous êtes pas inquiété du mal que vous faisiez à une pauvre âme qui ne vous a jamais fait de mal à vous... Eh bien ! par cette résolution que vous prenez, vous outragez, Sire, une autre divinité non moins puissante mais à coup sûr plus immuable que la raison d'État ! c'est la raison humaine ; celle qui dit à tout cœur : cherche un cœur et réunis-toi à qui t'aime !... Eh bien ! Sire, ce cœur que l'homme avait cherché sans consulter le roi, ce cœur qu'il avait trouvé, c'était le mien.

LE ROI.

Marie...

MARIE.

Oh! je n'ai plus que quelques mots à dire, et je vous quitte, je pars, j'obéis; mais, en vous obéissant, je vous laisse à une femme que vous n'avez jamais vue, que vous n'aimez pas! à qui vous demanderez de l'amour et qui ne vous offrira que de la soumission... Alors... alors la pauvre Marie, qui vous eût tant aimé et qui eût été si heureuse de vous aimer, vous manquera... vous regarderez autour de vous.,. elle n'y sera plus... Alors ce bonheur que vous refusera votre femme... je me trompe, votre reine!... vous le chercherez dans d'autres amours... vous éparpillerez votre cœur sur vingt maîtresses que vous quitterez les unes après les autres... Que leur demanderez-vous, à ces maîtresses? Marie! Marie! toujours Marie?... Mais Marie ne sera plus là... Marie sera loin... Marie sera perdue... Marie sera morte ou folle! Et vous, Sire, vous serez chargé de tristesse et de remords. Et ce sera justice, car vous n'aurez pas fait preuve de force, comme vous le croyez, en brisant la vie d'un pauvre être qui vous aime, mais bien de faiblesse en vous soumettant à la volonté des autres, car vous êtes roi; vous pleurez et je pars.

LE ROI, très-ému.

Marie...

MARIE, suppliante.

Un mot, Sire, un seul mot de bonté comme autrefois, que j'aie au moins un dernier souvenir à emporter dans l'exil.

MOLIÈRE.

Son Éminence monsieur le cardinal Mazarin demande si Sa Majesté...

LE ROI.

Faites entrer Son Éminence.

MARIE, désespérée.

Adieu, Sire.

LE ROI.

Marie?

MARIE.

Ah!

LE ROI.

Ne partez pas sans un nouvel ordre de moi.

MARIE, avec un cri de joie.

Ah! Sire!

Elle sort.

SCÈNE XI

LE ROI, MAZARIN.

LE ROI.

Je vous attendais, monsieur le cardinal.

MAZARIN.

Z'avais hâte d'avoir l'ho neur de m'entretenir avec Voutre Mazesté après les graves événements de ce matin. Peut-être le roi n'a-t-il plous besoin de mes services et moi z'ai si grand besoin de repous.

LE ROI.

Rien n'est changé, monsieur le cardinal, pour le moment, du moins ; j'ai à vous parler de notre politique intérieure et extérieure.

MAZARIN.

Voutre Mazesté veut parler?...

LE ROI.

Je veux parler, monsieur, du refus que vous avez fait à monsieur de Condé de rentrer en France, et de l'ordre que vous avez donné à mon cousin Charles de quitter Vincennes.

MAZARIN.

Voutre Mazesté sait...

LE ROI.

Je sais que Guénaud est parti hier au soir pour Bruxelles, et que le roi Charles II a été prévenu par Guitant d'avoir à quitter Vincennes ce matin, et tout cela à mon insu, monsieur.

MAZARIN.

Ah ! ze vais tâcer de me zoustifier en doux paroles.

LE ROI.

Faites, monsieur ; laissez-moi seulement changer le mot de justification en celui d'explication.

MAZARIN.

Ze n'ai point refousé à monsou de Condé sa rentrée en France, je l'ai azournée soulement.

LE ROI.

Et moi je l'ai promise tout de suite. — Passons donc au roi Charles II. Vous avouerez, monsieur, qu'il m'est permis, à moi qui ai été proscrit et fugitif comme lui, de vous demander une explication sur cet ordre, donné par un ministre à un roi, de quitter les États de son cousin et de son allié, comme s'il n'était qu'un simple particulier.

MAZARIN.

D'abord, mon cer Sire, oun roi dépossédé est à la fois moins et plous qu'oun simple particoulier, attendou qu'il est parfois zênant, zamais outile... dangeroux touzours. Pouis, le roi Çarles II est voutre cousin, c'est vrai, mais vous vous trompez en disant qu'il est voutre allié. Voutre allié c'est mousou Riçard Cromwell, proutectour de la Grande-Bretagne. Sire, si voutre cousin est prouscrit et fougitif comme vous l'avez été, c'est qu'il avait le malhour de ne pas avoir près de loui oun Zoules Mazarin comme vous en avez eu oun, sans cela au lieu de courir les grands çemins, comme il le fait, il serait à cette houre sour le trône d'Angleterre.

LE ROI.

Je sais tout ce que je vous dois, monsieur, et croyez bien

que je ne l'oublierai jamais. Je rends justice à votre génie auquel je reconnais devoir la paix; mon trône et ma puissance ; mais ce génie, si grand qu'il soit, ou juge mal la situation, ou fait une erreur.

MAZARIN.

Sire, il y a trente ans que ze fais de la poulitique, avec le cardinale Zinetti, d'abord, pouis avec le cardinale Riceliou, pouis enfin tout soul. Ze l'ai faite, soit avec ardour, soit avec esprit... Z'ai ou de l'ardour dans ma zounesse; z'ai ou de l'esprit touzours. Ze pouis bien le dire, pouisque c'est le plous grand reproce que l'on me fait... Eh bien, Sire, cette poulitique, ze dois l'avouer, elle n'a pas touzours été très... mais zamais elle n'a été malhabile. Or, celle qu'il me faudrait souivre pour remettre le roi Çarles II sour le trône, serait à la fois malhabile et malhonnête, Sire.

LE ROI.

Malhonnête ?

MAZARIN.

Oui, pouisque vous avez fait oun traité avec mousou Cromwell père.

LE ROI.

Et même, dans ce traité, il a signé au-dessus de moi, il a mis son nom plus haut que le mien.

MAZARIN.

Eh ! Sire, c'est la faute de Voutre Mazesté; pourquoi a-t-elle signé si bas ? Mousou Cromwell il a trouvé oune bonne place il l'a prise; c'était assez son habitude, vous savez.

LE ROI.

Oui, mais monsieur Cromwell est mort.

MAZARIN.

Bon ! vous croyez cela parce qu'il est enterré ? Le roi est mort, vive le roi ! le proutectour est mort, vive le proutectour ! mousou Olivier Cromwell est mort, ma mousou Riçard Cromwell il a hérité de son père et loui a soussédé. Or, le traité que vous avez signé avec le père, ce traité il est va-

lable autant et plous que zamais... Qu'il y a-t-il de çanzé dans le fond? rien. Oun homme est trépassé, enseveli, enterré, c'est la fourme qui est trépassée, ensevelie et enterrée, ma le principe vit. Eh! mon Diou! ze sais bien que c'est malhonnête au point de voue de la famille de signer oun traité avec oun homme qui a fait couper le cou à votre oncle, et au point de voue de la mourale d'avoir contracté oune alliance avec oun parlement qu'on appelle le parlement croupion, ma ça n'a point été malhabile au point de voue de la poulitique, attendou qu'au moment où nos coffres étaient vides, mousou Cromwell m'a prêté cinq millions, et qu'au zour où ze n'avais plous d'armée, il m'a envoyé six mille Écossais... Avec le traité z'ai sauvé la France d'oune guerre extérieure qu'elle n'était pas en état de soutenir; avec l'arzent z'ai fait vivre Votre Mazesté et son augouste famille, qui, sans cet arzent, serait morte de faim. Avec les hommes, z'ai comprimé la révolte. Vous voyez bien qu'il avait dou bon parfois, ce cer mousou Cromwell. La Hollande protèze le roi Çarles II à qui ze souhaite toutes sourtes de prousperité. Laissez, laissez faire la Houllande où ze le renvoie; grâce à ce renvoi, elle se fâcera avec l'Angleterre.., L'Angleterre et la Houllande oune fois fâcées, elles se battront; ce sont les deux soules pouissances maritimes de l'Ourope : laissez-les se battre : Sire, laissez-les détrouire lour marine, l'oune par l'autre, et nous bâtirons oune flotte avec les débris de lours vaisseaux; si je trouve moyen d'économiser assez d'arzent pour aceter des clous.

LE ROI.

Il me semble, monsieur, que ce moment est venu, grâce aux trente-neuf millions deux cent soixante mille livres...

MAZARIN.

D'abord, Sire, il n'y a plus que trente-huit millions deux cent soixante mille livres, attendu que z'ai donné hier oun million à Voutre Majesté; pouis, Sire, ces trente-houit millions deux cent soixante mille livres ne m'appartiennent

plous, et il se peut, quand l'houre dont nous parlons arrivera, que ze sois mourt et que mon héritier, que ze crois oun pou proudigue, les ait dépensés.

LE ROI.

Vous avez disposé de ces trente-huit millions, par testament? Et en faveur de qui, monsieur?

MAZARIN.

En favour de celoui au service de qui ze les ai gagnés, Sire... Tenez, veuillez zeter oun regard sour ce testament qui ne me quitte pas ; il n'est pas fait depuis hier pouisqu'il est de l'écritoure de mousou Coulbert, mon premier commis, qui est à Lyon depouis doux mois.

LE ROI, après avoir lu.

Comment, moi, votre unique héritier? C'est à moi que vous voulez laisser toute votre fortune?

MAZARIN.

N'est-ce pas à votre service que je l'ai gagnée, Sire. Pauvre ze souis venou sur la terre de France, ze n'ai à demander à la terre de France qu'oune tombe à ma taille, et, dans cette tombe, le repous éternel.

LE ROI.

Mais votre famille, monsieur de Mazarin.

MAZARIN.

Je n'ai que des neveux et des nièces, Sire. D'aillours, ze connais le cœur de Votre Mazesté ; elle ne laissera pas dans la misère les parents d'oun bon servitour.

LE ROI, avec étonnement.

Ah! (Silence d'un instant.) Eh bien! écoutez, monsieur de Mazarin, comme ministre et comme ami je vais vous consulter sur la plus importante action de ma vie. Monsieur de Mazarin, j'aime votre nièce, mademoiselle Marie de Mancini.

MANCINI.

Oh! mon roi, mon cer roi!

LE ROI.

Après bien des luttes, je sens que je l'aime au point d'en faire ma femme.

MAZARIN.

Oh! Sire! c'ést trop d'honneur pour le fils d'oun pauvre pêceur de Pissina de devenir le beau-père de son roi. Ma, cependant, si vous l'ezizez! comme mon devoir est de vous obéir.

LE ROI.

Oui, mais je vous ai dit que j'attendais de vous un conseil, ayant un choix à faire entre une femme que j'aime et une princesse que je n'ai jamais vue et qui, par conséquent, m'est indifférente. Dois-je épouser la femme que j'aime, c'est-à-dire Marie de Mancini, ou la princesse qui m'est indifférente, c'est-à-dire l'Infante d'Espagne?

MAZARIN.

Ma, Sire, l'Infante, vous ne pouvez l'épouser que si Sa Majesté la reine d'Espagne accouce d'oun garçon!

LE ROI.

Sa Majesté la reine d'Espagne est accouchée d'un garçon.

MAZARIN.

En êtes-vous bien sour, Sire? Comment savez-vous cela, si ze ne le sais pas, moi?

LE ROI.

Vous l'eussiez su cette nuit, si cette nuit monsieur de Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, au lieu d'aller vous rejoindre dans l'Orangerie où vous l'attendiez, n'avait été conduit directement chez moi.

MAZARIN.

Par qui? Sire.

LE ROI.

Par moi-même, monsieur.

MAZARIN.

Oun garçon!

LE ROI.

J'ai reçu du roi notification de la naissance d'un enfant baptisé sous le nom de Charles.

MAZARIN.

Cela ne dit pas que le roi d'Espagne vous accordera...

LE ROI.

J'ai reçu de Philippe IV une lettre qui m'offre la main de l'Infante ! Maintenant, monsieur, qui dois-je épouser : Marie de Mancini ou l'Infante d'Espagne?

MAZARIN.

Ah! Mazarin, Mazarin... Sire, le désespoir dans le cœur, ma la conviction dans l'âme, ze vous dis : épousez l'Infante. La gloire de mon roi et la grandeur de la France avant tout!

LE ROI.

Vous me dites cela?

MAZARIN.

Oui, et si ze vous disais autre çose, il ne faudrait pas me croire; il faudrait me dire : Tou es un égouïste, tou es oun ambitioux, tou es oun mauvais ministre.

LE ROI.

Ainsi vous insistez.

MAZARIN.

Oh! oui, mon roi, soyez grand! plous grand qu'aucoun des prédécessours de Votre Mazesté, et que la poustérité dise : « Oun petit pou de cette grandour le roi l'a doue au fils du pêceur de Pissina. » Et Mazarin sera récoumpensé de ses trente ans de dévouement à votre père et à vous, mon roi!

Il s'incline comme pour tomber à genoux.

LE ROI.

Ce n'est point à mes pieds qu'il faut me dire cela, monsieur, c'est dans mes bras, c'est sur mon cœur.

MAZARIN.

Ah! Sire, merci dou grand honnour que vous me faites.

LE ROI.

Dites à mademoiselle de Mancini qu'elle peut partir. (A Molière qui est entré et a entendu les dernières paroles.) Que faisiez-vous là, monsieur?

MOLIÈRE.

Sire, je venais annoncer au Roi la visite de Sa Majesté la reine-mère et Dieu a permis que j'assistasse, sans le vouloir, au plus sublime spectacle qu'il soit donné au poëte de contempler : celui d'un grand roi immolant son amour à son pays, et celui d'un grand ministre immolant son ambition à son devoir.

LE ROI.

Où prendra-t-il le droit de commander aux autres, celui qui n'aura pas su se commander à soi-même!... Faites dresser l'en-cas sur cette table, (Molière donne l'ordre.) et qu'on introduise toutes les personnes qui attendent dans l'antichambre. (Même jeu de Molière.) Nous sommes à la fin de notre comédie, monsieur Molière, la péripétie est accomplie, reste le dénouement.

MOLIÈRE.

Sire, la table est prête!

LE ROI.

C'est bien! mettez-vous là, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Là! à cette table!...

LE ROI.

Moi, je m'asseoirai ici... Ne vous ai-je pas dit que j'avais à acquitter la dette de mon vieux Bontemps!

MOLIÈRE.

Oh! Sire!

MONGLAT, au fond.

Entrez, messieurs! entrez, messieurs! entrez, messieurs!

On entre. — Etonnement des courtisans en voyant Molière à la table du roi. — Chuchotements.

SCÈNE XII

TOUS LES PERSONNAGES, moins GUÉNAUD.

LE ROI.

Je vous salue, messieurs!

Tout le monde s'incline.

MONGLAT, au fond.

La Reine!

La reine entre par le fond et presque en même temps, Mazarin entre du côté gauche.

LE ROI.

Soyez la bienvenue, ma mère, j'ai de grandes nouvelles à vous apprendre. (Aux courtisans.) Messieurs, le roi vous a fait réunir pour vous annoncer que par les bons soins de sa mère, Anne d'Autriche, envers laquelle il gardera une reconnaissance éternelle, et par les habiles négociations de monsieur le cardinal de Mazarin, avec lequel il ne sera jamais ni assez riche ni assez puissant pour s'acquitter, il épouse l'Infante d'Espagne Marie-Thérèse.

TOUS.

Oh! Sire... Sa Majesté!... L'Infante.

ANNE.

Mon roi!

LE ROI.

Dites : mon fils, madame!

LE ROI.

Et je donne procuration à monsieur le cardinal de Mazarin,

afin de me représenter et de représenter la France aux conférences qui vont avoir lieu à l'île des Faisans, pour conclure mon mariage avec l'Infante et la paix avec l'Espagne.

GUITAUT.

Monseigneur, nous avons un maître.

MAZARIN.

Ze crois que oui. Ma... reste à savoir où il vous mènera.

DANGEAU, à l'écart, écrivant sur ses tablettes.

L'agent secret du roi, c'était monsieur Molière.

MOLIÈRE, qui l'a entendu.

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire.

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC